

Juliane

Roman



Arnaud Papin

— T'es qu'une connasse !!! Tu sais ça qu'es qu'une connasse ! Tu te le dis pas le matin en regardant dans la glace !? hurle Juliane sans se soucier de la présence de quelques gamins qui jouent à empiler des Lego, à les emboîter comme des briques pour construire un édifice pixellisé.

— Ne remets plus jamais les pieds ici, lui répond sa directrice, d'un ton grave et sérieux, en la fixant bien intensément dans ses yeux noirs cendrés.

— Je n'en ai pas l'intention ! Mais si tu me vois débarquer, prends la fuite... lui relance Juliane, juste avant de tourner la tête et de tomber sur le visage de François.

Un tout petit rouquin inondé de taches de rousseur. À genoux sur le tapis, il fixe la scène, les yeux globuleux, estomaqué. Le pauvre, il ne sait pas encore ce qui l'attend au virage, il finira par comprendre assez vite que le monde dans lequel il se trouve propulsé n'est pas un monde de paix et d'amour. C'est le monde des hommes. Ces chers barbares conquérants propriétaires capitalistes dominateurs destructeurs bêtes et méchants...

Elle lui envoie un sourire, il le lui relance en penchant légèrement la tête de côté. Il a bien compris qu'elle va maintenant lui tourner le dos et se diriger vers la sortie, sans se retourner, et qu'il ne la reverra plus jamais.

La concierge, elle, derrière son rideau, ne se doute de rien. C'est ceux qui cherchent à en savoir le plus qui en savent le moins. Elle lui fait ce sourire de tous les jours, ce sourire idiot et profond du matin et du soir, bonjour bonsoir, idiot et profond parce qu'en fait ces deux femmes ne se connaissent pas, ne se sont jamais causé d'autres choses que des nuages et du soleil, elles ne se trouvent aucune attirance l'une pour l'autre comme ça au premier abord, mais ça ne les empêche pas de savoir qu'un jour, peut-être, si elles prennent toutes deux le courage de se parler, elles auront sans doute plein de choses à se raconter, des expériences à partager, à s'échanger. Surtout qu'elles savent par-dessus tout, assurément, qu'elles ont une chose en commun, au moins une, et ça pourrait très bien faire démarrer une discussion, une amitié. C'est d'être une femme.

Du petit bonhomme rouge au petit bonhomme vert, il y a un certain temps d'attente. Et les voitures tracent, lâchant leur vapeur toxique, surtout l'autobus là, tout vert, plein comme un tube de dentifrice neuf, qu'est-ce qu'il en déverse, lui, de la fumée couleur cimetière abandonné ! On aurait envie de lui crever les pneus, et de l'observer là en rade, le chauffeur avec les mains pleines d'huile et de cambouis, les autres, les voyageurs, avec leurs petites pattes, une heure de marche jusqu'à leur canapé. Les randonnées, c'est bien pour se faire des amis. Enfin, elle emprunte le passage clouté, comme tout bon citoyen. Elle n'est pas seule, d'autres humains sont là, marchant d'un pas pressé en général, les mains pas dans les poches. Et la mémé là, elle est toute seule, elle a du mal, allez, y'en a pas un qui se dévoue ? Tu parles, qu'elle aille crever la vieille, ça libérera un appartement.

En face, il y a une boulangerie. Elle y met les pieds, et les mains, les genoux, les chevilles, les seins, la bouche, la langue, les cheveux, et laisse sa tête dehors. Tu m'attends, tu ne bouges pas, j'arrive.

— Bonjour.

— Bonjour madame, dit l'autre blondasse, avec une voix aiguë de vieille rombière déjà, une fille du même âge qu'elle pourtant. Ah ! les distances sont profondes, comme des sillons creusés avec du cyanure, du plastique scié au laser, entre certaines personnes issues d'univers aux antipodes. Dans ce monde de stéréotypes, les jeunes jouent aux vieux, les vieux jouent aux jeunes. Les uns pour plaire, les autres par peur. Mais ça ne trompe personne : l'expérience manque et la naïveté a disparu. Il n'y a plus d'âge. Juste des gens à côté d'eux-mêmes.

Ah ! Elle a beau avoir laissé sa tête sur le trottoir, ça continue de mouliner là-dedans, ça ne s'arrête jamais ce truc-là d'ailleurs, qu'est-ce que c'est énervant, c'est peut-être pour ça qu'il y en a plein qui se font hara-kiri. Ils n'arrivent plus à dormir... Trop de pensées tuent l'être...

Faut dire que l'autre, elle lui a bien pris les nerfs, cette connasse. Putain, et ça s'occupe des gosses, ça fabrique des bureaucrates, des mecs bien droits qui ont peur des femmes alors ils passent leur vie à les draguer, à les tromper, à les trahir. Car les femmes ont été éduquées dans la même école, et dans leur tête à elles, on a installé le schéma du gentil ménage, le couple parfait, fidèle, la petite popote, la petite télé, patin couffin, et le mari, ce n'est pas dans son intérêt de demander la permission d'aller voir ailleurs si ça suce mieux, sinon elle lui mord la queue.

— Oui, qu'est-ce que vous désirez ? glapit la boulangère, la tirant de ses nuages noirs brouillés comme les œufs d'une piperade.

— Euh... Je voudrais une des crottes en chocolat, là, qu'il y a en vitrine. S'il vous plaît.

Elles sont trop belles. C'est impossible de résister à la tentation. Énormes comme des porcs-épics, on a planté des cacahuètes dedans, et leur couleur marron clair de chocolat au lait évoque un léchage de babines, même quelqu'un d'allergique au chocolat ne saurait s'en passer, il faut bien qu'elle se dise ça pour foutre au placard ses scrupules de gourmande. Puis c'est rare, un petit plaisir boulimique. Aussi, le fait qu'elles soient entassées là, comme sur un buffet homérique, amoncelées les unes sur les autres, s'interpénétrant sans vraiment se fondre ensemble, c'est bien là une manigance de la part du boulanger, du marketing, mais merde, on ne va peut-être pas combattre comme ça tout ce qui est calculé pour faire sortir la monnaie de nos poches, sinon on n'a pas fini. Dans ce monde, c'est comme ça que ça marche, tu parles de refuser de participer, tu es un menteur, ou alors c'est que tu as déménagé, j'sais pas moi, au Sri Lanka.

Quand elle saisit la chose dans ses mains, enveloppée dans du papier, une sorte de feuille de papier cul, ça pique, irritant. Elle se voit déjà en train de faire couler le chocolat dans tous les recoins de sa bouche, le long de ses lèvres, entre ses dents, sur son palais, sa langue, dans sa gorge, son tuyau digestif, son estomac, son canal anal, jusqu'au trou du chiotte. Elle est déçue au départ. Elle ne s'attend pas à une telle consistance, elle avait imaginé du mou, du fondant, du dégoulinant, et en fait, le truc est croustillant, même dur à croquer.

Mais elle s'y fait, et finalement, apprécie la chose écœurante et bourrative. Et dans les couloirs du métro, elle balance le papier maintenant plein de traces de cacao dans une poubelle noire et jaune. Vous savez, ils font les mêmes chez Playmobil.

Tous une tronche de six pieds de long. Putain, mais c'est pas possible, qu'est-ce qu'on leur a fait ? Vous n'entendez pas le groupe de jazz improvisé ? C'est pourtant pas une marche funèbre qu'il nous joue. Bon OK, d'accord, ce n'est pas officiel, y a pas les caméras, pas de présentateurs, pas de salles éclairées par mille projecteurs, mais justement, c'est gratuit, t'es pas obligé de donner, c'est là, c'est sympa, c'est le métro, ça met de la couleur, ça fait battre du pied, ça fait claquer des doigts, secouer la tête. Allez quoi !... Ils ne vont rester que le temps d'une ou deux stations, profitez-en, tendez l'oreille, dépliez les sourires.

— Bordel de merde ! Vous allez sourire ou quoi ! C'est beau la vie ! Merde ! Vous attendez quoi pour lâcher prise ?! éclate Juliane, pleine de colère et de haine, enragée.

Le métro stoppe sa course. Personne n'a l'air de l'avoir entendue. Elle a hurlé pourtant. Mais ça ne sourit toujours pas, ça bouge à peine. Oh ! Elle remarque quand même quelques personnes, pas gênées outre mesure par la scène à laquelle ils viennent d'assister, mais quelque peu touchées : on voit sur leur visage une expression dissimulée de ras-le-bol et d'envie d'ailleurs, mais ils savent se contenir. Quel toupet elle a, celle-là, elle se prend pour qui ? Elle ne travaille pas huit heures par jour, ça se voit, elle ne sait pas ce que c'est, elle, y en a marre des mendiants, elle vient d'où cette tarée ?

Après la descente, la montée des gens et la petite sonnette, le métro repart. Juliane est toujours debout, adossée à la porte d'en face de celle qui donne sur le quai. Les mains dans le dos, agrippées aux poignets. Mais elle évite de regarder les gens, elle est maintenant muette, perdue dans la contemplation de ses pieds. Elle pleure.

Le trompettiste, passant là, sur le chemin de la quête, se penche pour qu'elle voie le blanc pétillant de ses yeux. Elle ne bouge pas. Il force une grimace souriante, avec sa petite bouille de bébé ridé aux joues gonflées et rouges comme des tomates fraîches. Elle regarde d'abord le creux de sa casquette, des pièces argentées et dorées brillent là comme des épées de chevaliers. Il continue de sourire, un de ces sourires qui font mourir de rire les petits enfants... Il est content qu'elle le regarde enfin, puis quand il voit qu'elle a les joues pleines de larmes, que ça dégouline, là, comme ça, jusqu'au menton, il lui fait une grimace, un rictus exprimant la tristesse. Il ne lui manque plus que le maquillage du clown blanc. Vous savez, deux moitiés de quartiers de lune qu'on aurait recollées dans le mauvais sens. Il lui arrache donc un sourire. Ça lui suffit. Sans plus attendre, il continue son petit bonhomme de chemin.

Criiiiiiiiiiccccccc. Terminus, tout le monde descend.

Sur le dos, sur le ventre, de côté, comme un fœtus, les yeux collés au plafond, la tête dans l'oreiller, les genoux pliés ou les jambes allongées comme des béquilles. Dans tous les sens, quoi. Impossible de cesser de remuer. Un mal physique entraîné par un flux de pensées soupirantes. Pas de plaintes, ni de complaints.

Juste une insomnie.

5 février 1995. Pas de mec à se mettre sous la dent, ni de garçon à cajoler dans son cœur. Plus de boulot. Pas de coups de fil d'amis depuis deux semaines. Plus de sortie nocturne. Mais toujours cette folie en tête, inassouvie. C'est ce qu'elle écrit sur une feuille blanche, avant de se coucher.

C'est cette même feuille, ces mêmes mots que ses voisins peuvent voir fondre en flammes aux bouts de l'ombre effilochée de ses doigts, à peine discernables dans le rectangle de sa fenêtre.

Besoin de se montrer à quelqu'un, n'importe qui qui ne va pas. Qui sait ? On viendrait peut-être sonner à sa porte, et l'intrus pénétrerait dans la pièce principale, sans mots dire, s'assiérait. Et...

— Qu'est-ce qui ne va pas ? il dirait.

— Bien voilà, patati patata...

— oh mais rien de grave..., au fait. Il faut que je vous dise, ne pleurez pas comme ça, vous êtes si belle quand vous souriez...

— Vous dites ça pour me consoler ?

— Oui.

— Ça vous dit d'aller faire un tour ? Je me sens un peu confinée ici.

— Vous voulez aller où ?

— Loin.

— Oui, je l'entends. Mais où exactement ?

— À Strasbourg.

— À Strasbourg ? Pourquoi pas Hollywood ?

— Oui, pourquoi pas ? On peut poser cette question à propos de n'importe quoi, d'ailleurs.

— Oui. Et pourquoi ne resterions-nous pas là, ouvrons les fenêtres, nous nous sentirons déjà moins à l'étroit.

— Mais c'est qu'il fait froid.

— Faisons l'amour alors.

— Vous en avez envie ?

— Je ne pense qu'à ça.

Mais personne ne vient sonner à la porte.

Juste le bruit du frigo et celui de l'ascenseur. C'est glauque ? Oui.
Mais c'est comme ça aujourd'hui. Demain est un autre jour.

Peine perdue.

Ne restons pas scotchés sur un mauvais moment. Il faut prendre des résolutions. Demain, elle irait s'inscrire à l'A.N.P.E.

Non ! Elle irait s'acheter un billet pour le Maroc. Partir seule, une femme, là-bas, possible mais bon... non, demain elle rappellerait Tom. Elle lui dirait qu'elle l'aime encore. Du moins qu'elle est toujours attachée à l'image qu'elle s'est faite de lui dès le départ. Il le prendrait mal, ça ne donnerait rien.

Encore des incompréhensions. Il n'a qu'à la rappeler, lui, si elle lui manque. De toute façon, en vérité, c'est un homme nouveau qu'il lui faut. Un homme normal, pas un écrivain. Pas un homme qui ne voyage que dans sa tête. Remarque, ça doit exister ça, des écrivains équilibrés, entre une vie imaginaire et une vie réelle. Ho ! puis merde...

On verra bien demain, l'humeur du matin, tout ce que je veux maintenant, c'est pas l'avenir, c'est dormir.

Hein, dormir. Tiens, pensons à un ciel bleu, des cerfs-volants, un enfant qui court sur la plage, ça ne fait pas longtemps qu'il marche, à peine trois semaines, il se casse la gueule dans le sable, il en avale un peu, c'est pas bon, ça ne lui plaît pas du tout, ce qu'il vient de lui arriver. Il pleure, appelle sa maman. Mais ça ne se commande pas, ces choses-là. Ça vient ou ça ne vient pas. Le sommeil. Ce soir-là, il ne faut pas compter sur lui.

Elle va prendre une douche.

Dans l'armoire, elle saisit un soutien-gorge, le plus confortable. Une culotte, celle qui vient en première. Un tee-shirt bleu, petit bateau, taille 14 ans, un jean noir, un pull, en laine épaisse, rayé blanc marron noir à col rond. Des chaussettes, n'importe lesquelles. Une paire de boucles d'oreilles pendantes. Sa veste, trop étroite par-dessus ce pull, annule la perspective vestimentaire qu'elle s'était fixée, elle penche alors pour son col roulé noir à la place, et ensuite se sèche les cheveux. Voyez-les comme vous voulez, ces cheveux. Moi, je ne les vois pas toujours de la même manière. Si, quand même, ceux qui reviennent le plus sont assez longs, noirs et raides.

Il lui faut reprendre le métro. À cette heure-là, c'est certainement le dernier. Crachat de bile sur les rails. Les rats se sauvent. Et les désespérés les suivent. Il faut rattraper ce crachat. Il se cache peut-être quelque chose derrière. Mais trop tard, il est sur les rails et déjà il dégouline vers les entrailles de notre mère la Terre.

C'est comme ça que passent les gens dans votre vie, ils ne font que passer.

Reverra-t-elle un jour le trompettiste, clown blanc ? En engendrera-t-elle un, un jour ? Un clown, un bébé, un homme à la tristesse souriante et au sourire triste. Un chiard destiné aux rides et au néant. À quoi ça rime ? Pourquoi pas, après tout ? Ça ne doit pas être désagréable

de se faire téter. Mais quel chien, un truc qui colle aux pattes et qui ne demande qu'à manger et dormir pendant des années, toute sa vie même. Autant prendre un chat.

Le dernier métro est déjà passé. Elle prend donc un taxi.

— Au Wait & See, s'il vous plaît.

— Hein, quoi, c'est où ça ? lui demande l'homme noir, barbu.

— Euh pardon, excusez-moi, je veux dire à République, non c'est parce que je veux aller dans un bar qui s'appelle comme ça. Mais bon, ne vous occupez pas de ça. C'est à République.

— Ok, let's go !

Au Wait & See. Les videurs la regardent entrer comme une proie potentielle, normal, une femme seule, et svelte de surcroît. Elle se crée un chemin à travers la foule, les cliquetis et la musique inaudible. Il y a là toutes sortes de gens. C'est un endroit branché. Vers qui va-t-elle aller ; avec qui va-t-elle engager la causette ? Au premier venu.

— Bonjour mademoiselle. Excusez-moi. Est-ce que vous avez une carte d'identité ? l'interpelle un jeune homme sous la lumière jaune moutarde dans les escaliers qui mènent à la salle de concert-piste de danse, située au sous-sol.

— Tu plaisantes ?

— Non. Vous ne comprenez pas, c'est ma fonction ici, je vérifie l'identité des gens. Au cas où il y aurait des globes qui tenteraient de s'introduire en douce, lui répond-il en levant son avant-bras au bout duquel scintille une pinte de bière quasiment vide.

— Tiens, la voilà.

— Ah ! Merci ! C'est bien la première fois qu'on rentre dans mon jeu.

— Bah, il fallait bien que ça t'arrive.

Le type qui se croit drôle lit sa carte à voix haute.

— Alors, Debenedetti-Pougnac Juliane, née le 13 janvier 1975 à Toulouse, Haute-Garonne, nationalité française mais avec des origines italiennes je suppose, 1m72, signes particuliers : néant, dommage ! Domicile : 13 rue de l'Espérance, PARIS 13e... OK, vous pouvez passer.

— Merci monsieur. Mais dites-moi quand même, murmure-t-elle en se penchant vers l'oreille de l'inquisiteur, qui sont les Globes ?

— Les globes. Ce sont des êtres venus d'ailleurs, de nulle part, d'on ne sait d'où, rien que pour nous prendre la tête. La Terre en est infestée, je combats ce fléau, lui répond-il en grands signes, choppe soulevée, tel un savant fou, un déluré en plein délire.

— OK... je peux passer alors, je n'en suis pas.

— Y a pas de problème... Juliane. Pas de problème. Aucun problème, finit-il dans la position de l'éméché. No problem !...

— J'espère. Allez ! Salut, conclut-elle avec un sourire plein d'aménité.

— Salut.

Avant de pousser le rideau et de descendre la dernière marche, elle se retourne. Il est en train de remonter les escaliers. Il a du mal, il chancelle, titube comme une quille qu'une grosse boule noire a effleurée.

Elle pourrait le rejoindre mais elle ne le fait pas. Vu la mission qu'il s'est fixée, ce gars-là a du pain sur la planche, il ne serait pas assez dispo, et il risque de vomir dans son lit. On oublie. Next !

En bas, le concert est apparemment terminé depuis belle lurette, les gens maintenant dansent, encadrés par des spots multicolores, des ventilateurs et des videurs. Elle se dirige vers la petite salle sur le côté. Un bar vestiaire trop éclairé, investi par les fumeurs, les buveurs, les non-danseurs et les épuisés, les paumés, quoi.

Elle commande une bière et se demande ce qu'elle fout là.

— Bonjour mademoiselle, vous êtes seule ? l'interroge un grand cow-boy au crâne rasé (à mille continents d'un homme qui pourrait lui plaire).

— Non. Y a mon mec qu'est là. Regarde, là, juste derrière. Lui, dit-elle en désignant le gars situé juste derrière elle, à trois mètres, en train de discuter avec d'autres types.

— Il baise bien ?

— Ouais. Mais va lui demander, si tu veux, je te le prête ! Il suce bien, en plus, il paraît.

— Ah ah... fait-il en se retirant, voir s'il n'y a pas une fille moins agressive ailleurs.

Elle reste quelque temps à regarder les gens danser. Adossée contre un mur, avec son verre tantôt dans le vide, tantôt au bord de ses lèvres. Certains hommes lui plaisent, certaines filles aussi, ont l'air sympathiques.

Mais comment s'y prendre pour engager une conversation ? Ça lui paraît bien compliqué. Elle pourrait utiliser la technique du mec dans l'escalier, jouer l'inspectrice à la recherche d'extra-terrestres dangereux pour la planète, mais la seule référence qu'elle a, c'est E.T., et il est vraiment trop gentil. Il en faudrait plus, des humains comme lui...

Elle remonte à l'étage, prend un autre escalier. Celui-là mène aux chiottes. Dans le couloir, là-haut, entre les toilettes des hommes et celles des femmes. Il est là. Le chasseur de preneurs de têtes. Avec sa face toute rose, ses cheveux blonds arrangés comme des broussailles, ses habits noirs et ses chaussures pointues comme des pics de glace. Il s'apprête à un nouveau contrôle d'identité, un gars qui vient d'aller se vider la vessie. Celui-ci lui sourit au nez d'un air moqueur en refermant sa braguette et ne stoppe pas le cours de sa vie. On est rarement pris au sérieux quand on n'a pas de képi.

Quand elle passe à côté de lui et qu'il la voit, il lui fait un sourire gêné, en avalant sa salive. Elle ferme les yeux comme pour lui dire : j'aimerais te comprendre, savoir ce qui se trame dans ta tête, mais...

Cling !!! fait le verre du blondinet en s'explosant au sol.

— Ben alors ! lui dit-elle après avoir rouvert les yeux en sursaut.

— Mon verre s'est brisé comme un éclat de rire...

— Bon, c'est pas tout, Apollinaire, mais je vais pisser moi. D'accord ?

— Ah... Mais tu fais ce que tu veux.

Quand elle ressort des toilettes, il n'est plus dans le couloir. Elle court dans les escaliers, cherche dans la salle, aux comptoirs, dans les fauteuils. Il n'est nulle part. Elle va à nouveau jeter un coup d'œil sur la piste de danse, et dans le bar d'en bas, au comptoir, elle fait deux fois le tour de tout ça.

Il est nulle part.

Disparu.

Volatilisé.

Elle se crée un chemin jusqu'à la sortie, plonge le nez dehors. Personne non plus.

Elle reprend un taxi.

Dodo.

Nuit parisienne.

*L'ange jaune du printemps revient
Et rapporte avec lui sa semence
Récoltée avec la sueur de ses mains
C'est alors qu'il la répand, mais en vain
Mais l'ange bleu de l'hiver, en silence,
S'accorde encore quelques jouissances
Comme le vent fait rage
L'heure approche. Le soleil n'est plus mirage
L'ange jaune vit la plénitude
Seulement l'ange rouge a chaud
Il doit répandre sa flamme, rude
Et brûler le ciel, d'une étincelle, trop haut
L'effort a tort pour l'ange rouge de l'été
Et la disgrâce a vieilli, note monotone
Il est grand temps d'hiberner
S'il vous plaît, appelez l'ange gris de l'automne.*

Encore une de ces boules de papier chiffonnée, des mots griffonnés.
Brûlés.

Trois jours qu'elle reste cloîtrée.

Une fenêtre mal fermée, l'autre soir, a laissé se répandre dans son studio un air gelé.
Elle s'est enrhumée.

Réveillée avec des ganglions dans la gorge, elle a senti la fièvre l'envahir. Elle est foudroyée. Sujette à mourir, elle n'a pas de thermomètre pour voir à combien ça monte. La radio est continuellement allumée. Une station entièrement musicale, juste quelques flashes d'infos de temps à autres qu'elle n'entend même pas, et des voix de femmes annonçant la circulation dans Paris. Appréciable pour ses variations musicales, sur cette station, on peut très bien passer du jazz pépère à une chanson hard-rock. « Hard ou classique, la musique adoucit les mœurs. »

Dehors, tout gris. La pluie et le vent. Sur le trottoir, les passants camouflés dans des imperméables beiges, gris, noirs, et planqués sous des parapluies. Remonte ton col ! Tu vas attraper froid au cou. Te rends-tu compte ? Si t'es malade, ton entreprise t'en voudra, elle n'aime pas que tu lui présentes des arrêts maladie. Elle a horreur de ça. Quand tu es malade, tu es un boulon qui manque au rouage, la machine tourne moins vite, l'horloge se dérègle, tu es une perte de temps, quand tu es malade, tu es une perte d'argent. C'est ça, l'existentialisme en entreprise. Chaque boulon est responsable et doit s'assumer. Être malade, c'est la provoquer, la disloquer. D'ailleurs, si un jour il te prend de vouloir couler une de ces machines, ne te munis pas de pioche ni d'un nerf de bœuf, débrouille-toi pour y déverser une de ces épidémies qu'on ne voit pas arriver mais qui fout tout le monde au placard pendant trois semaines. Non, je plaisante, je sais que tu n'aimes pas être malade,

tu te sens coupable et, de plus, tu ne sais pas quoi faire chez toi, tu t'emmerdes. Oui, tu te mets à penser à d'autres choses que d'habitude, tu traces des bilans, parfois même tu remets des choses en cause. Et ça, ça t'ennuie profondément.

Ce genre de pensée, pour Juliane, c'est le quotidien. Et sans ça, elle n'aurait plus beaucoup de raison de vivre. Elle pense chaque jour que le moteur qui la soutient, qui l'aide à survivre, c'est son esprit critique, car il est synonyme d'espoir. Et de l'espoir, Juliane, elle en a à revendre. C'est vrai, elle est pleine d'espérance, de la tête aux pieds. Ce qui l'agace, c'est de ne pas pouvoir, là, tout de suite, sur place, n'importe où, sur un chantier d'ouvrier, dans un avion, ou sur le trottoir, là, sous la pluie : y a-t-il un médecin ?!!!! Juliane voudrait accoucher son espérance. Elle ne sait pas encore, elle n'a pas fait d'échographie.

Couchée au sol, les jambes pliées, les mains sur les genoux, la tête relevée. Tu respirez, et quand tu sens la contraction, tu inspires et tu pousses jusqu'à l'agonie. Puis ça repart ! Tu cries, tu souffres. Tu sens que la tête arrive, ça te déchire. Un homme passe par là, il saisit le petit crâne. Mais t'as bien l'impression que ça ne va jamais sortir. On n'a pas le temps de faire une épisiotomie. Ça va se déchirer ! Aïe !

Des heures et des heures le même cinéma. C'est de la folie ! Tu vas mourir ! Une femme te murmure des mots doux, elle essaye de t'aider à respirer. Y a rien à faire, tu perds le contrôle, tu pousses et tu pousses. Tu hurles, tu n'en peux plus, tu vas te chier dessus et te déchirer ! C'est toujours le même cinéma.

Puis c'est la fin, tu l'entends gémir, il est là, il est sorti, il a mis le temps qu'il fallait mais il est là. BEURK ! Y a plein de sang partout. Placenta, cordon ombilical, t'as du mal à percevoir l'extérieur, t'as les yeux brouillés, t'es pleine de larmes. C'est de la boue. On t'essuie, on te lave. Tu le regardes, elle est belle, c'est une fille. Tu lui as déjà trouvé un nom. Elle s'appellera Espérance.

Mais ce n'était qu'un rêve éveillé, bleu et vert, comme la pancarte collée sur le mur de sa rue. Elle ne va pas donner un nom de rue à sa fille. Elle referme la fenêtre et va s'asseoir au bord de son lit, puis s'allonge, les yeux clos. L'instinct maternel existe-t-il vraiment ? En aurait-elle vraiment envie, un jour, d'un enfant ? C'est une question que de nombreuses femmes ne se posent pas. Dans leur tête, c'est clair, elles en veulent et puis c'est tout. Elle ne cherche pas plus loin. Elles ont peut-être raison. Mais est-il nécessaire de s'encombrer d'un homme, d'un père ? Pour l'équilibre de l'enfant ? Quelle tare que de traîner un homme, toujours le même, durant des années et des années, pour enfin finir enterrés dans le même caveau. Ci-gisent Juliane Debenedetti-Pougnac et Tom Lattente, couple heureux et fidèle devant l'éternel. Tiens ! Rien que la notion de couple, c'est difficile de s'en faire une idée. Qu'est-ce qu'un couple parfait ? Ça n'existe pas, ça n'existe pas. Et trois fourmis sur le dos d'un dromadaire, ça n'existe pas, ça n'existe pas.

La fièvre la fait complètement délirer. Elle ne trouve pas ça désagréable, l'âme emmitouflée dans un corps brûlant. Une impression de ne plus sentir son corps, une impression de légèreté, de fluidité. Un soleil intérieur la maintient dans une sensation de plénitude. Elle ne tousse même pas. Elle a juste la gorge brûlée. Qui n'a pas connu cela : une angine rouge avec des points blancs ?

En sortant du docteur, elle s'allume une cigarette. Ça va déjà beaucoup mieux. La plénitude, c'est bien joli mais faut pas que ça dure trop longtemps. Ça empêche d'agir. Houpla ! Ils sont cinglés, ces mecs en voiture. Un piéton pour eux, on dirait que ce n'est qu'une crotte. Ils les évitent parce que ça va salir leurs pneus. Elle a bien passé son permis du temps où elle était encore chez ses parents. Mais jamais, elle n'a conduit d'autres voitures que celles de l'auto-école. Elle décide de rentrer. Dormir encore. Ses pensées ne sont pas encore suffisamment claires. Elle n'arrive pas à se concentrer sur le même sujet très longtemps. Elle oscille et cille sans cesse.

Devait-elle retrouver du boulot dans l'animation ? Devait-elle aller mettre un coup de boule à son ex-directrice ? Non, elle finirait en tôle, quelle horreur, déjà dans l'appartement... Une autre école dans un autre quartier ? Mais si ça se trouve, elle était grillée, blacklistée dans tout Paris et agglomération. Il est vrai que faire les cantines, les goûters et les mercredis, ça lui laissait énormément de temps libre et lui procurait un salaire suffisant pour subsister, s'offrir quelques loisirs, quelques livres et quelques sorties. Mais n'était-ce pas là l'occasion de changer de vie ?

Pointer à l'A.N.P.E., avec un bac scientifique en poche, ce n'était pas la mort. La maladie, c'est proche de la mort. Mais l'A.N.P.E., non. Quand on est malade, on réalise sa fragilité. On n'y pense pas tous les jours. Quelque part, on vit comme si on était éternel. Et par ailleurs, on y pense, et c'est ça qui nous fait agir. Elle n'a pas envie de perdre son temps et de stagner dans le même boulot. Avec toujours les mêmes têtes, des gestes quotidiens, le même trajet, les mêmes angoisses. Elle se le répète souvent : la vie est courte. Bien envie de continuer de danser, même s'il faut verser quelques sueurs avant de savoir correctement faire les pas des danses les plus sexy de la planète.

En pensant à tout ça, elle ne fait que réunir, associer, rendre cohérent tout ce qu'elle a cru percevoir dans les livres, dans les gens, bref dans ses expériences. Elle tente d'ouvrir un livre, car le sommeil, une fois de plus, est en retard au rendez-vous. Le sommeil est une catin, toujours en train de poser des lapins. C'est agaçant ! Surtout qu'à des moments, il se pointe quand on voudrait qu'il soit loin. Il nous fait bailler, là, cet abruti, cet idiot fini, en plein milieu d'une partie de tennis. Service... Jean-Jacques Rousseau. *Me voici donc seul sur la terre, n'ayant plus de frère, de prochain, d'ami, de société que moi-même...*

Holà ! Une ligne suffit. Décidément, elle n'ira jamais plus loin. Comme si ce n'était pas le moment de le lire, ce fameux livre. Elle se le garde pour plus tard. Espérant même ne jamais le lire, ne jamais se souvenir que cette lecture l'attend. De toute façon, l'introduction est bien jolie, mais cet homme-là, qu'est-ce qu'il va faire ensuite ? Il va parler de lui, prétentieux comme il était, puis, du haut de son statut d'homme décédé depuis trois siècles, il va parler de sa neurasthénie et de ses petits problèmes paradoxaux d'insociabilité. Non, décidément, ce n'est pas le moment de l'entamer, vraiment pas. De toute façon, avec les yeux papillonnants qu'elle a, les lignes lui fileraient incessamment sous peu sous les yeux, elles allaient s'emmêler et leur sens n'atteindrait pas sa conscience. Seule, dans cette chambre aux murs blancs et au décor minimaliste, une seule envie la traverse : rencontrer un homme vivant, un penseur comme Rousseau, mais vivant !

Tous les hommes sont des penseurs ; et ta sœur !

— Un café ! Jean ! S'il te plaît, pour la 5 !

— Hum hum...

— Monsieur, madame, bonsoir, vous avez fait votre choix ?

— En fait, nous hésitons entre le menu à 59 et celui à 95 francs. C'est quoi la différence, au juste ?

— Bien, c'est que dans celui à 59, vous n'avez qu'une entrée, alors que dans l'autre, vous en avez deux. Vous voyez. Puis, je dois vous l'avouer, dans le menu à 95, la viande est de meilleure qualité, vous comprenez, c'est normal.

— Ah, d'accord, merci.

— Bon, je vous laisse encore cinq minutes, je reviens.

— Oui, merci, excusez-nous, hein ? Merci.

— Hum, y a pas de problème...

— Ça va, Juliane, tu t'en sors ?

— Oui, oui, pas de problème, monsieur Stan. Oh ! Au fait, je voulais vous demander : est-ce qu'il existe des droits du serveur ? Vous voyez, parfois, quand les clients sont vraiment trop chiants, peut-on se permettre de les envoyer balader un peu ? Est-ce que ça se fait ?

— Hé hé ! Ça dépend lesquels, vous voyez, Juliane, il y a des habitués, ici, c'est eux qui font tourner la machine. Ceux-là, ne faut surtout pas les envoyer chier, faut même se mettre un peu à leurs pieds, ils en sont les maîtres ici, pense à ta paie quand tu les vois ! Les autres, tu pourras te permettre de temps en temps de rabattre ta colère sur eux, mais je te déconseille d'entrer dans ce jeu-là, sinon tu ne vas pas faire long feu, ma mignonne.

— OK, non... Mais je voulais juste savoir. OK, merci, à plus...

— Alors, avez-vous fait votre choix ?

— Oui, alors ma femme d'abord :

— Oui, alors pour moi, ce sera un menu à 95, hein Georges, c'est bon ça, ça ne te dérange pas, hein Georges ?

L'autre acquiesce d'un signe de tête, les lèvres en cul de poule.

— Oui, alors l'entrée.

— Bien, la salade frisée aux crottins de chèvre en premier, puis des huîtres. Elles sont bonnes en ce moment ?

— Oui.

— Et pour moi, ce sera juste le menu à 59, et je vais prendre des moules pour commencer.

— D'accord, le plat de résistance, madame ?

— Bien, une bavette avec des haricots.

— Des haricots, d'accord. Et monsieur ?

— Oh... la même chose.

— Mais, excusez-moi, dans le menu à 59, il n'y a pas de haricots, les légumes, c'est automatiquement des frites.

— Ah, n'est-il pas possible de faire une exception pour une fois ?

— Hum, attendez, je vais me renseigner.

(Plus tard...)

— Oui, alors, monsieur, c'est possible, mais cela vous coûtera un supplément de quinze francs. Ce sont des haricots d'excellente qualité. Nous vous mettrons une assiette complète à côté de votre viande, et cela ne nous empêchera pas de vous servir quand même les frites avec ? Alors on fait quoi ?

— Non, ben non, je vais prendre les frites, le menu normal. Vous savez, c'est la crise en ce moment.

— Ah oui, c'est la crise ! Comme vous dites. Et comme boisson, vous prendrez ?

— Alors là, par contre, ma chérie, t'es d'accord pour un Château Mille Secousses ?

— Hum, je ne sais pas, moi, je n'y connais rien.

— Ah ! Ah ! Moi non plus, mais le nom m'inspire bien. Qu'est-ce que vous en pensez, mademoiselle ? Vous l'avez déjà goûté ?

— Oui, c'est un vin, ma foi, pas très dégueulasse. Mais l'inconvénient, vous voyez, monsieur, c'est qu'il a tendance à émoustiller la libido des gens qui en boivent. Alors méfiez-vous, si vous tenez à dormir cette nuit, car il vous en empêchera.

— Hum, vous avez un humour spécial.

— Oh oui, tu parles, à la limite de l'incorrection.

— Ô, madame, excusez-moi si vous m'avez trouvée incorrecte, ce n'était pas du tout mon but, je voulais juste détendre l'atmosphère. Alors, monsieur ? Va pour un Château Mille Secousses ?

— Parfait. Merci.

C'est en se dirigeant vers l'A.N.P.E. qu'elle est tombée sur cette petite annonce. Sur la vitrine d'un restaurant, un « Resto gaulois ». Une affiche, noire sur blanc, était scotchée : « Recherche serveuses : 1m70 minimum. Motivations requises. Expériences et diplômes non nécessaires. Adressez-vous au gérant, à l'intérieur. »

Ça s'était présenté comme une aubaine, d'habitude, c'était plutôt de l'expérience qu'on demandait, un C.V. bien noirci, et pas forcément de la motivation. À trois centimètres près, elle était recalée. Putain, elle avait de quoi faire se révolter les naines, cette affiche ! Quelle discrimination, elle avait hésité à cause de ça mais à quoi bon, l'inégalité parmi les hommes et les femmes dans l'état de nature n'est pas une théorie loufoque...

Y a des jours comme ça, où le hasard fait bien les choses. Alors qu'on pense que la journée va tourner maussade et à la déprime, on rencontre quelqu'un, ou bien une chose, une idée, et cette rencontre chasse les nuages. Le soleil se lève tout à coup. Les pensées noires s'évaporent comme la chaleur tout à coup devient supportable à la mise en route d'un ventilateur.

Bon, le « Resto gaulois », ce n'est pas le petit boui-boui sympa, c'est une grande chaîne de restaurants, une sale entreprise, une putain d'usine. Mais c'est toujours mieux qu'autre chose, s'était-elle convaincue. Je ne finis pas sur un camion vert qui s'arrête toutes les deux minutes et duquel il faut descendre, emmitouflée dans son complet vert et blanc et ses gants de protection, pour aller chercher la grosse boîte verte pleine d'ordures pour en déverser le contenu dans la benne... Et ainsi de suite. Rue par rue, trottoir par trottoir. Poubelle par poubelle. Lumière orange clignotante, pendant que la grande majorité des gens dorment ou regardent bien paisiblement la télé. Petit bip bip incessant, et peine d'un moteur vrombissant. Coup de frein, tout le monde descend. Allez vite, faut se dépêcher, et parfois même courir derrière le camion qui a déjà démarré. Ça non, je ne pourrais pas. Ces gens-là ont du courage, ces gens-là ont du mérite. Peut-être qu'ils ont des gosses à nourrir. Peut-

être bien que ça leur plaît, qu'il y a une beauté cachée dans ce métier. Une étincelle de clarté qui nous vient à l'esprit dans la pratique ? Je ne sais pas, moi. En tout cas, je ne veux pas savoir. Remarque, ils ne voudraient peut-être même pas de moi dans cette branche-là, apparemment, ils n'engagent que des hommes. Ou est-ce les femmes qui refusent toujours de faire ça ? Pourtant, mince, la terre poubelle comme elle est, faut bien la nettoyer...

Ah ! Le rock, y a que ça de bon pour vous soutenir ! C'est ce qu'elle pense le soir, en rentrant, au moment où elle allume sa chaîne hi-fi, les murs se mettent à trembler comme les mains d'un chanteur noyé dans son trip. Le corps renversé et l'intérieur de sa tête en fusion avec la musique, c'est bien ça qu'elle ressent. Ensuite, elle va prendre une douche en dansant, déambulant nue dans son appartement de la cuisine à la salle de bain en passant par le salon. Distorsion, vibrato, cymbales. Elle chante même parfois, elle chante faux, mais on s'en fout. Elle s'en fout, son public imaginaire n'est qu'un amas de spectres invisibles applaudissant autour d'elle comme des enfants au cirque. Elle frissonne sur des airs désespérés, elle s'envole sur des airs dansants au rythme des instruments. Vidéo-clip grandeur nature. Réminiscences et délires incohérents, des flammes, du vent, de la neige, de la grêle, toutes les saisons sur un album. Ce n'est pas du Vivaldi pourtant. C'est de l'électricité, et de la rage. Des voyages, du bruit, des cris ! Une voix dans un brouillard chaotique où les sons s'entremêlent et se juxtaposent. Longue introduction avant de s'élancer. C'est parti, les cheveux de Juliane sont secoués, son dos plié, elle est fatiguée. Elle s'arrête.

Après sa douche, elle s'essuie, enfle sa chemise de nuit. La voisine, une vieille gâteuse, tape contre le mur. Juliane sourit, puis elle va tourner légèrement le bouton de volume. Il existe aussi un bouton mute sur sa chaîne, qui, lorsqu'on l'enclenche, atténue tous les sons, c'est-à-dire surtout les basses. Sur le mode d'emploi, elle se souvient, il est écrit que cette fonction permet d'écouter la musique dans un appartement sans que les voisins en pâtissent. Il est vrai qu'à partir de ce moment-là, la vieille s'arrête de taper. Et pourtant, dans la tête de Juliane, la musique continue de résonner, un petit peu moins fort, c'est vrai, mais toujours aussi profondément.

Au resto, des gens à l'entrée font la queue en attendant qu'une place se libère, c'est vous dire s'ils sont débordés. Les cuistots énervés transforment à chaque coup, ça ne rate pas, la cuisine en salle de concert. L'inconvénient, c'est qu'ils s'adonnent à un opéra de rouspétance, ayant pour seuls instruments leurs ustensiles et la vaisselle, c'est loin d'être triste mais ça fracasse la tête. Ça râle et ça couine, ça fait des blings et des clangs toute la soirée, jusqu'au départ des derniers clients. Une table de traînards, des joyeux fêtards, qui recommandent une énième bouteille de pinard au moment où on leur apporte le dessert et l'addition. Enfin, inutile de s'étendre, vous voyez le genre. Aussi, la gueule du patron, monsieur Stan, on n'en parle pas. Il prend dix ans, sous les yeux et sur le front, aussi au niveau du menton, le samedi soir. C'est le soir où il se montre sous un autre visage, il est arrogant, tellement agressif et autoritaire qu'on se croirait revenu à l'époque du triangle d'or, face au plus ignoble des maîtres d'esclaves.

En sortant de la douche, elle ne se presse pas non plus. De l'eau qui bout, ça peut attendre. Elle bloque devant la glace, se parlant à elle-même, de tout et de n'importe quoi. Elle contemple son visage, comme très souvent, en se demandant à quoi elle ressemble aux

yeux des autres, en tout cas, elle ne ressemble pas à ses propres yeux à l'image intérieure qu'elle se fait d'elle. Elle se demande aussi, des fois, si la vie qu'elle mène à cet instant est telle qu'elle avait souhaité, question stupide, sans intérêt. Alors, elle se pose encore deux ou quatre questions auxquelles il est impossible de répondre avant de reprendre le cours normal de la vie. Combien de temps, encore, reste-t-il à attendre ? Deux jours ou bien l'éternité ? Combien de temps, encore, me reste-t-il à vivre seule ? Toute la vie ou bien cinq jours ? C'est vrai, ça va durer combien de temps, ça encore ? Puis elle se cambre devant la glace et finit par regarder sa poitrine, la musique coule toujours, l'eau devait bien bouillir maintenant, encore deux minutes et elle ira y plonger les spaghettis, mais avant, elle juge cette partie de son corps. Elle ne les trouve pas assez gros, pas assez ronds, trop pointus, mais tout en les palpant, en les soulevant légèrement de ses doigts fins et en se touchant partiellement les tétons, elle se fait frissonner et finit par se dire que si elle était un homme, des seins comme ça, elle aurait certainement l'irrésistible envie d'y mettre les ses pleines mains. Rien que de les voir provoquerait certainement une érection et déclencherait en lui tout aussi sûrement le désir d'aller plus loin.

Mais elle n'est pas un homme.

Elle ne va pas plus loin, elle enfle sa chemise de nuit et prend la direction de la cuisine.

Et Merde !

Pas une bulle à la surface de l'eau. Mais sur la seconde plaque, le torchon qu'elle a laissé traîner prend feu. Cette conne l'a oublié là, tout à l'heure, sur la plaque. Bon sang de bon sang ! Des flammèches naissent, dansent, vives comme des papillons, et ça pue le plastique brûlé. Elle l'a bien senti, ça, tout à l'heure, mais elle a pensé qu'un voisin devait faire de la cuisine, ça arrivait souvent qu'une odeur de cuisson remonte jusqu'à son appartement. Ah oui, Juliane, tout le monde a le même emploi du temps que toi, et s'offre un repas à deux heures du matin. Pauvre conne !

Sur le vif, elle ne sait rien faire de mieux que d'ouvrir le robinet et de saisir une tasse, après un instant de paralysie devant l'accident, assez long pour laisser les flammes gagner quatre ou cinq centimètres. Au feu les pompiers !!!

Elle ne crie pas.

Elle balance la première tasse au cœur des flammes mais des flammèches jaunes jaillissent d'un seul coup comme sous l'effet d'un jet d'huile, le feu crache par à-coups une fumée noire, avant de reprendre forme et d'atteindre, bientôt, les torchons suspendus au mur. Que faire ? Prise de panique, elle remplit une seconde tasse.

Un vertige la saisit, comme une sueur froide qui la traverse de haut en bas. En voyant l'arête d'une flamme, bien rouge et épaisse atteindre le bout d'un torchon, elle tente de balancer la seconde tasse sur cet endroit, mais l'eau se brise inutilement contre le carrelage du mur, sans qu'une seule goutte n'atteigne la moindre étincelle.

Panique à bord !

Ça y est, elle voit déjà les flammes se propager le long des murs, elle entend au loin la sirène d'un camion de pompiers pointer le bout de son nez, l'immeuble griller, la vieille d'à côté carbonisée. Elle se voit elle-même cramée comme un arbre par un éclair au milieu d'une plaine. Alors elle lâche un cri :

— AU FEU !!!!!

Sortie du studio, elle s'aperçoit qu'elle ne vient de réveiller personne. Elle relance, plus fort encore, cette fois explicite :

— AU FEU !!!!!!!

On entend quelques verrous s'enclencher. Quelques mortels sortent de leur coma. Le premier à entrer est le voisin du dessus. En caleçon, en tee-shirt, les cheveux ébouriffés. Et sa venue suffit : il se comporte tel un héros. En trois minutes à peine, il chope un extincteur dans le couloir et maîtrise l'incendie.

La musique continue.

Juliane retourne vers ses voisins à sa porte. Ils ont tous des têtes de déterrés. La vieille ouvre sa porte, apparaît sur son fauteuil, comme si celui-ci faisait partie intégrante de son corps. Elle est encore tout habillée.

— Qu'est-ce qui se passe ? demande-t-elle d'une voix douce et légèrement tremblante.
— Rien, rien, madame Spotnick, ne vous inquiétez pas, j'ai fait une connerie, j'ai laissé un torchon sur le feu, je me suis gourée de plaque, puis je me suis endormie et ça a cramé, mais ne vous inquiétez pas, le monsieur du dessus a dû être pompier dans son passé, il a tout éteint. Maintenant tout va bien.

— Oui, c'est vrai, c'est bon, c'est fini, ne vous inquiétez pas, vous pouvez tous rentrer chez vous maintenant, intervient le saint-bernard du dessus, avec sa voix de mâle, assez sûr de lui quand même, nota-t-elle.
Stagnant dans le couloir, elle écoute les gens rentrer chez eux et glane quelques bribes de conversations :

— Elle est un peu tête en l'air celle-là, quand même...
— Elle est complètement dans la lune...
— Vous vous rendez compte, elle a failli tous nous tuer, hein !
— Bien, c'est fini maintenant, y a plus rien à craindre. Vous pouvez dormir tranquille, lui dit le gars en la faisant sursauter, derrière elle. Il est encore là, celui-là, zut... Elle l'avait oublié et il a entendu aussi bien qu'elle la conversation de couloir malaisante.
— Vous voulez boire quelque chose après l'effort ?
— Ah, ce n'est pas de refus, lui dit-il avec un sourire satisfait.

Elle lui sert, à sa demande, un Coca-Cola. Elle s'en sert un aussi, en ramenant quelques carrés de chocolat.

Dans la cuisine, elle en profite pour allumer la bonne plaque, cette fois-ci. Le mur et la cuisinière sont souillés, noircis, ça donne un air de vieille maison de campagne. Ça sent bon maintenant, les cendres.

Il a pris place sur son clic-clac, qu'elle n'a pas encore déplié. Elle, elle s'est installée face à lui, après avoir enfilé un pull et bien pris soin de fermer correctement le bas de sa chemise de nuit. Mais ça n'a pas suffi à lui cacher le début des cuisses. Assise comme elle est, les jambes croisées, ce n'est pas de l'exhibitionnisme, mais c'est quand même suffisant pour réveiller l'ardeur d'un loup.

Il lui signale qu'il n'a jamais exercé la fonction de sapeur-pompier. Puis ils discutent un peu des voisins. D'après ce qu'il dit, lui aussi vit un peu en autarcie et ne les apprécie guère. Comme elle, il les trouve trop endormis, trop communs, pas très bavards, surtout radoteurs. Ensuite, ils se racontent quelques anecdotes qu'ils ont chacun vécues avec certains d'entre eux, ils en rient franchement.

Juliane est loin de regretter de l'avoir introduit chez elle. Sa voix est agréable et sa manière de raconter les histoires la captive. Il n'omet aucun détail, peut-être même qu'il en rajoute, mais ça ne fait rien, elle rentre sans trop se poser de questions dans ses anecdotes et prend plaisir à les vivre par l'imagination. Parfois, une voix, c'est mieux qu'un livre.

Il doit avoir une quarantaine d'années. Il n'est pas si laid que ça, moustachu, un peu trop sûr de lui, avec un regard bien trop malicieux, mais des pommettes tendres malgré tout. Le gars est confiant, mais pas méchant. Il n'avait pas pris le temps d'aller se changer. Lors d'un mouvement, elle s'aperçoit qu'une de ses couilles dépasse de son caleçon. Il a des poils qui battent au dehors, comme ceux d'un manche à balai. C'est bizarre, une couille.

C'est un élément du corps qui rappelle qu'on n'est rien d'autre que des animaux au départ. Elle sourit intérieurement à la vue du bidule, mais ensuite, elle n'ose pas reposer les yeux dessus, se borne à fixer l'homme droit dans les orbites.

Elle s'aperçoit qu'il a les yeux brillants, comme ceux d'un homme dont l'activité intellectuelle n'est pas encore morte. Il s'appelle Jean-Louis, en fin de compte.

Comme très souvent, lorsqu'elle engloutit une gorgée de Coca-Cola en même temps qu'un carré de chocolat, elle ne peut s'empêcher d'avoir une pensée pour sa mère. En fait, ce goût chimique que vous connaissez tous, si bien mêlé au goût suave du morceau de chocolat, fait ressurgir en elle un souvenir d'après-midi qu'elle passait avec sa maman, vers six ans, après l'école. Et oui, y'a pas que Proust qui a des souvenirs provoqués par le goût. C'est un peu tout le monde, je crois. Cette histoire de mémoire, cette confusion de souvenirs cachés au fond de soi, et qui, hop, sortent de leur cachette, par le biais d'un stimulus, ou bien parfois même sans aucune raison, ça se ramène là, comme ça, sans aucun effort, un flash, une image nette, qui se place devant l'être. Ah oui, c'était moi, ça, avant, on a du mal à y croire, on s'y efforce mais ça reste à la limite de l'image onirique. D'ailleurs, parfois, c'est peut-être une image résultant de la superposition de plusieurs souvenirs qui se forme en nous. Et alors, on vit avec ce souvenir, ce faux souvenir, en étant persuadé de l'avoir réellement vécu. Supercherie de soi.

Cependant, l'image que Juliane a en tête, à chaque fois qu'elle avale ce mélange, est gravée dans sa mémoire comme quelque chose qui n'a pas pu s'inventer. L'image lui revient clairement, assez clairement pour apercevoir sa mère et elle, confortablement assises dans le canapé du salon, en train de manger du chocolat et de boire du Coca, et de discuter un peu de leurs journées, avant de faire ses devoirs. Ensuite, sa mère allume la télé, et elles regardent ensemble le sitcom américain « Happy Days ». Puis son père finit par rentrer, rougeot avec son sourire niais, il pénètre dans la pièce un peu à la manière d'un éléphant rose.

Elles ne peuvent s'empêcher d'en rire, au départ. Lui, titubant, leur demande pourquoi elles rient. Puis, sa mère lance un truc dans le genre :

— T'as encore bu ?

Et là, c'est parti. Il conteste, elle insiste, le ton monte, et de prises de tête en prises de tête, l'escalade finit par atteindre un sommet. L'engueulade. Les larmes, les cris, puis la chute, le silence. Peut-être parce que son père en arrive à lever la main sur sa femme. Alors elle les entend, blottie dans un coin de sa chambre, attendant que ça se termine et que le repas, lourd et cafardeux, ait lieu, parce que tous les trois, quand même, après des scènes tragiques comme celles-là, se retrouvent à table comme si de rien n'était. Le déni.

Un soir, sa mère, au coin de la télé, porte un cocard. Pour Juliane, ce n'est pas une surprise, mais ce jour-là, cette preuve lui donne l'autorisation de haïr son père. Elle ne lui adresse plus la parole, sinon pour répondre laconiquement à ses questions. Au fil des ans, son père s'enfonce de plus en plus dans l'alcool. Et sa mère cesse d'acheter du Coca et du chocolat. Elle se casse de la maison ! Avec un autre type, dans une autre ville. De temps en temps, Juliane passe un week-end avec elle. Mais il ne lui en reste guère de souvenirs, le nouvel homme de sa mère n'a pas de style, il est très jeune, porte des lunettes à double foyer et des traces d'acné, elle le trouve répugnant. Dans sa tête, quand elle en parle à son père, elle le surnomme le blaireau. Enfin, c'est du passé, tout ça.

Son père est mort d'une cirrhose peu de temps après tout ça. Après un court passage dans une maison d'enfants départementale, elle obtient grâce à des éducateurs dévoués et super cools une chambre d'étudiante. La fac, puis la déroute. Maintenant les p'tits boulots. Maintenant, elle a sa mère de temps en temps au bout du fil, mais l'enfance est bien loin, et rien de très profond ne transparaît jamais au-delà de leurs paroles banales. Quand son père est mort, elle n'a pas pleuré, elle s'est sentie à la fois soulagée et en colère. Une colère capable d'habiter toute une vie.

— À ce point-là ? lui demande Jean-Louis, à qui elle vient de raconter tout ça.

— Ouais, à ce point...

— Et ben... je ne sais pas quoi dire.

— Ben dis rien.

À ce moment-là, elle s'aperçoit qu'elle avait utilisé le premier venu comme confident, ça aurait pu être n'importe qui mais elle avait choisi celui qui avait su éteindre l'incendie... Ça faisait plusieurs mois que personne ne s'était trouvé là. Comme ça, à l'écouter. Avec des oreilles et des yeux apparemment attentifs.

La musique s'arrête, il est temps d'aller éteindre la plaque électrique.

L'eau bouillonne comme la lave d'un volcan, quelques bulles se forment, grosses et compactes, jaunies par l'huile, et explosent en projetant dans l'air des larmes brûlantes. Elle n'a plus faim. Elle laisse tout ça en plan.

— Bon, c'est pas tout, mais je travaille demain, je vais aller me coucher. Hein ? La prochaine fois, c'est toi qui viendras chez moi. T'aimes bien la cuisine antillaise ?

— Tu travailles le dimanche, toi ? Qu'est-ce que tu fais ?

— Bien, je suis taxi-driver, moi, madame.

— Ah ! C'est à toi le taxi qui est toujours garé là-bas, au coin de la rue des diamants ?

— Oui, c'est le mien, mais tu ne m'as pas répondu. T'aimes la cuisine antillaise ?

— Bien, je connais pas trop à vrai dire. Mais ça ira, tu sais, je ne suis pas difficile.

— OK, je passerai te demander si t'es libre un de ces quatre.

— D'accord.

— OK, salut. Bonne nuit. Et rêve pas trop d'incendie.

Le dernier jour, au bistrot gaulois.

Il pousse le bouchon un peu trop loin, le père Stan. OK, une petite caresse dans le dos, là, comme ça, au passage, ça passe. Dans ces cas-là, elle lui lance un regard méchant, un de ces petits rictus flamboyants qui veulent dire : « Non, là, t'abuses, t'as intérêt à calmer ta joie, pépère ! » Mais une main au cul, bien prononcée comme celle-là, derrière le comptoir, à l'abri du regard des clients... non. Ça ne passe pas.

Franchissement de limites.

Juliane envoie valdinguer le plateau qu'elle a dans les mains par-dessus le comptoir. Vacarme. Les clients tournent la tête. Et paf ! Ce n'est pas une claque qu'il se prend en pleine face, mais un de ces coups de poing à vous laisser un coquard, bien bleu, bien noir autour de l'œil, pour une bonne semaine et demie, minimum.

Un boulot perdu ! À cause d'un vieux vicieux, pervers, qui pense pouvoir profiter de son petit pouvoir de chef de rang. Elle tremble comme un marteau-piqueur dans le vestiaire des serveuses. Elle déchire sa chemise blanche, la piétine en trois fois et lui pisse dessus. Flaque dans le vestiaire...

— Écoute, Juliane, excuse-moi, je ne suis qu'un gros con. Je ne sais pas m'y prendre avec les filles.

— Putain, qu'est-ce que tu fous là ?! Casse-toi, m'approche pas, oust ! Bouge, bouge ! Dégage !

Et ce con-là ne bouge pas.

Il insiste.

Juliane est en soutien-gorge, culotte et chaussettes. Il est entré sans frapper.

— Ho ! Mais écoute ! Tout de même, tu ne vas pas faire une crise pour une petite main au cul, t'es hystérique, t'es malade des nerfs ou quoi ? On va oublier ça, d'accord ? Je ne vais pas te virer. Je suis désolé, je sais pas ce qui m'a pris, je le referai pas, promis. Je te mettrai une prime ce mois-ci.

— Écoute, Stan, ta prime, tu sais où tu peux te la mettre. Je me barre parce qu'un trou du cul dans ton genre, ça ne me mérite pas dans son staff. Bosser pour toi, ça me donne la gerbe ! Tu ne me reverras plus, et c'est tant mieux pour toi, crois-moi. Je me tire. Dégage de là ! Vas-y, bouge !

— Non, mais Juliane, excuse-moi, je m'y suis mal pris, j'ai manqué de délicatesse...

Elle n'a pas le temps de le repousser ni de lui redire de ne pas l'approcher. Il la plaque violemment contre le mur, lui saisit les bras, dans un corps à corps compressé. Il serre fort, ce connard. Elle a mal et n'a pas la force de réagir. Il tente de l'embrasser. Elle panique ; elle a peur qu'il lui torde les bras. Elle entrouvre les lèvres. Ce gros porc y glisse sa langue. Il se relâche légèrement.

Son corps ne dit plus : « Tu vas voir, ma poule, toi et tes petites fesses bien douces, je vais les empaler », mais : « Ah ! Ma chérie, tu vas voir comme c'est bon, j'en ai une grosse, tu vas aimer. »

Elle se métamorphose. Elle croque sa langue et lève le genou pour chercher à lui briser les couilles. Il crie de douleur et tente de se dégager, mais cette fois-ci, c'est elle qui le retient par les poignets. Elle le tient par la langue avec ses dents.

Elle l'entend quémander. Ce n'est pas très audible, mais elle comprend qu'il la supplie de desserrer les dents. Elle ne sait pas quoi faire, tout va très vite. Il recule son coude droit pour la frapper. Elle resserre les dents à fond cette fois-ci. Il lui met un coup de poing dans le ventre. Elle a mal, mais lui aussi. Tous les deux ont les genoux pliés. Le coup part au moment même où elle referme sa mâchoire au maximum.

Un bout de la langue de ce connard est dans sa bouche. Elle l'éjecte. Au sol, il se tient la bouche et regarde, horrifié, le petit bout de langue sur le carrelage du vestiaire.

Juliane lui décoche un coup de pied dans la gueule, enchaîne dans le bide. Elle ne lui laisse pas le temps d'encaisser. Avant qu'il ne parvienne à se redresser, elle l'attrape par les cheveux et lui fracasse la tête contre le mur. Mais il se dégage, le bougre, et tente de la frapper à son tour. Elle dévie le bras, se décale, et crie à l'aide.

Il la regarde avec une haine incommensurable, se met à genoux pour récupérer son bout de langue et prend la fuite.

À noter dans le Guinness Book des records :

Juliane Debenedetti-Pougnac, le 28 mars 1995, met 43''70 pour enfiler :

Un jean (sans fermer la braguette)

Un débardeur

Une chemise ample sans bouton

Des chaussures à lacets (Clarks)

Et une veste en cuir étroite.

Elle n'a pas le temps de saluer ni les cuisiniers ni les autres serveuses.

« Monsieur Stan, ah oui, il est un peu taquin... mais tu sais, c'est pas un type méchant. Il ne doit pas être gâté au lit avec sa femme. On le laisse nous lutiner, mais ça ne va pas plus loin. C'est pas méchant. ». Elle avait déjà entendu ce discours. Sa collègue Natacha pensait comme ça. Mais il n'avait jamais osé jusqu'ici tenter sa chance avec elle. J'aurais dû le tuer. Non. Je veux continuer de respirer. Ne pas me retrouver entre quatre murs à cause d'un enculé de son espèce.

L'air est frais. Sa saveur, son vent, tout est différent. Ce n'est pas un soir comme les autres. Ce boulot. Fini. Basta. Clôturé.

Elle marche. Ni pressée, ni nonchalante.

Elle marche.

Elle sent sa présence, enfin. Elle sent sa propre présence. Pas celle de Juliane l'animatrice, ni celle de l'étudiante, ni celle de la fille de ses parents, ni celle de l'adolescente, ni celle de la future vieille peau. Elle ne sent plus la serveuse. Non. Elle sent Juliane libre. Détachée.

Sous le crépuscule de Paris, elle marche. Elle ne voit plus que des formes, des lumières. Néons bigarrés. Porte-menus. Promotions. Sandwichs grecs à vingt-deux francs. Crêpes. Glaces. Mac Do. Librairies. Rues pavées. Voitures. Feux rouges. Flics. Ponts. Seine. Petite place, grande montée. Des images. Et elle, là, au milieu.

Elle n'observe pas vraiment.

Elle ne rentre pas.

Elle passe la nuit dehors.

Libre.

Rescapée.

Elle avance sans objectif. Sans idée. Elle pense le vide.

Il n'y a qu'une liberté pleine et entière : la mort. Le reste, c'est du bidon. C'est toujours plein. Et à quoi bon être libre quand on n'est plus là ? Si la liberté, c'est la mort, autant rester prisonnière le plus longtemps possible.

Là, tout de suite, elle se refuse à l'idée d'aller chercher le vide. Sauter de cinq étages. Non. Stan, lui, devrait rejoindre son bout de langue en enfer. Peut-être qu'il est aux urgences, en train de se le faire recoudre, comme le nez du facteur dans la chanson...

Il repensera à moi à chacune de ses prochaines érections, espère-t-elle en riant.

Elle marche.

C'est ce qu'elle préfère. Elle marche et elle rit.

Même si elle n'a nulle part où aller. Elle y va.

Un par un, elle les regarde sortir derrière la vitre teintée du bar situé presque en face. Fin de service. Ça rigole, ça partage les anecdotes du soir. Elle attend. Le dernier part. La lumière s'éteint. Elle reste un moment, prend le temps de descendre le demi qu'elle a commandé puis elle se lève. Elle sort. Elle enfle sa capuche, elle s'est achetée des vêtements larges qui modifie sa silhouette, on pourrait penser qu'elle est un homme, de forte corpulence, elle traverse la rue.

Devant la porte du resto, elle s'arrête. Un instant. Elle sort les clés de sa poche. Le double. Elle le reposera à sa place avant de partir, elle ouvre. À l'intérieur, tout est éteint sauf cette petite diode rouge qui clignote sur la console de l'alarme. Elle avance, tape le code, et la diode passe au vert.

Elle file dans la cuisine. Faire vite. Les torchons. L'huile. Le gaz. Elle regarde autour. Tout est là. Elle fouille dans le placard qui regorge de produits de nettoyage, elle attrape l'alcool à brûler, un torchon. L'imbibe. Elle retourne au bar, chope deux bouteilles de rhum et revient en cuisine où elle les déverse autour de la gazinière. Ça dégouline. Elle ouvre les feux. Elle sort le briquet de sa poche. Un instant. Elle regarde sa main. Elle tremble légèrement. Pas assez pour reculer. Des personnes au chômage, mais elle s'en fout. La cible est claire. Et ça évitera qu'il ne s'en prenne à d'autres proies plus vulnérables qu'elle. Elle allume le torchon, la flamme prend un petit temps à devenir vive. Elle le tient. Elle ne bouge pas. La chaleur monte sur sa main recouverte d'un gant inflammable spéciale cuisson...

Dans sa poitrine, ça bat fort. Elle balance le torchon à terre. Le sol s'embrase. Tout de suite. Le feu court. Ça claque. Ça crépite. Elle recule. Elle regarde. Ça grandit. Vite, elle doit partir avant que les flammes ne lèchent les murs.

Elle tourne les talons. Traverse la salle. Ouvre. Sort. L'air est moite. Elle marche sans se retourner. Dehors, ça retombe. D'un coup. Le silence revient. Pas vraiment un silence. Un creux. Elle reste là, adossée au mur, un peu à l'écart. Elle attend. Au début, on ne voit rien. Puis ça monte. Une lueur derrière les vitres. Ça a pris, ça a marché. Un bruit sec, comme un souffle. Puis un autre. La fumée sort, épaisse. Ça grimpe vite. Une explosion au fond. Les rideaux prennent, les tables, le bois. Ça claque, ça crépite. Elle doit partir, elle ne verra pas tout.

Dans sa tête, ça tourne. Pas comme avant. Plus net. Chaque flamme, chaque bruit. Ça s'aligne. Voilà. Faut partir avant l'agitation. Go.

Dans la nuit. Chercher son bout.

Cette fois, elle ne pense plus.

À la porte de l'ascenseur, il est là.

— Salut.

Elle ne répond pas tout de suite. Il la regarde.

— Ça va pas.

Pas une question. Un constat.

Elle hausse les épaules.

— Si.

Faire comme si de rien n'était. Mensonge.

— Viens boire un verre. Cette fois, c'est moi qui t'invite.

Elle hésite. Pas longtemps.

— OK. Mais laisse-moi le temps de me changer.

Elle ferme la porte, appuie son front contre un instant, respire. Dans la salle de bain, de l'eau, froide puis chaude. Elle se regarde à peine, change de fringues, vite. Chez lui, elle entre, s'arrête, regarde. Des couleurs, des masques, de la musique déjà lancée.

— Fais comme chez toi.

Elle ne répond pas, avance lentement, s'assoit sans vraiment s'asseoir, se pose.

Il lui sert un verre, du rhum, fort. Elle boit. Ça brûle.

— Ça va mieux ?

Elle hausse les épaules.

— Parle pas si t'as pas envie.

Elle hoche la tête. La musique continue. Elle va aux toilettes, s'enferme. Silence. Elle s'assoit, regarde le sol. Ça revient. Le mur. Les bras. La bouche. Elle ferme les yeux, ça reste. Elle respire fort, se relève, tire la chasse, se regarde.

— Ça va.

— J’ai perdu mon travail.

Il sourit un peu, pas comme il faut.

— C’est rien.

Elle le regarde.

— C’est rien ? Silence.

— Perdre un travail, ça arrive. T’es pas la seule.

Elle éclate d’un coup.

— Il m’a plaquée contre le mur.

Ça sort.

— Comme une merde.

Elle tremble.

— J’ai cru que j’allais... Elle ne finit pas.

— J’ai pété un câble.

Elle rit, mal.

— J’ai foutu le feu.

Silence. La musique continue. Elle vide son verre. Il ne bouge pas. Il encaisse. OK... T’as fait ce que t’as fait. Il ne cherche pas plus loin. Il lui ressort un verre, du ti’punch. Il parle d’autre chose, presque exprès, de son boulot, des gens qu’il croise la nuit, des types bourrés qui racontent leur vie à l’arrière, d’une vieille qui ne paye jamais mais qui lui fait la bise à chaque fois, de la ville qui ne dort pas et de ceux qui n’ont nulle part où aller. Elle l’écoute, au début de loin, puis ça revient, doucement. Elle lâche deux phrases, puis trois, sans faire attention. Ça dérive sur n’importe quoi, les bars ouverts trop tard, les films nuls qu’on regarde quand on ne trouve pas le sommeil, les souvenirs qui remontent sans prévenir. Elle rit, un peu, sans prévenir non plus. Lui aussi. Ça circule. Rien d’important et pourtant ça tient. Le temps passe sans peser. Quand elle se lève, c’est plus léger.

— Merci.

Il hausse les épaules.

— Quand tu veux.

Cette fois, il n'y a plus rien qui cogne. Juste un fond calme. Elle entre, se laisse tomber sur le lit.

Et le sommeil vient plus facilement.

Elle a passé un cap. Maintenant, il faut tenir. Et puis il y en aura d'autres. Elle le sait. Alors elle ne lâche pas. Par moments, elle regarde autour, au cas où. Une issue. Un point d'accroche. Rien.

Avril.
Ça file.

Elle ne fait presque rien. Ou plutôt, elle fait ce qu'il y a à faire.

Elle lit. Elle fume. Elle fait des courses. Elle mange. Elle boit. Elle va à la laverie. Automatique. Elle voit Jean-Louis, plusieurs fois. Elle s'arrête devant les vitrines des agences de voyage. Regarde. Sans entrer. Elle appelle deux ou trois vieux amis. Elle erre. Elle entre dans des boulangeries sans raison, dans des tabacs par habitude. Elle s'essuie les pieds sur les tapis. Elle écrit une lettre à une vieille tante. Elle va au cinéma. Elle écoute ses cassettes en boucle. Parfois, elle prend le vélo, passe à la bibliothèque, ramène des livres. Des petits, des gros, peu importe.

Les personnages. Qu'est-ce qu'ils deviennent, une fois le livre refermé ? Elle aurait aimé être eux. Ou en être un. Mais qui pourrait bien l'écrire, elle ?

Tom.

Putain.

Le prénom revient trop souvent. Elle aurait voulu le brûler. L'effacer. Le réduire à rien. Mais ça reste.

Trois jours après l'incendie, son téléphone sonne. Commissariat du sixième. Ils veulent lui parler.

Un bureau étroit. Des papiers partout. Un type en face. Un autre derrière.

— Qu'est-ce que vous faisiez, samedi 30 mars, entre 23h20 et 1h ?
— L'amour.

Elle les regarde.

— Ben... l'amour, quoi.

Silence.

— Avec qui ?

Elle hausse les épaules.

— Mon voisin.

Ils notent.

— Vous êtes sûre ?

— Oui.

Un temps.

Elle les laisse avec ça.

Le lundi, Natacha l'appelle. Elle est bouleversée. Le resto. Tout est parti.

Juliane écoute. Elle ne dit rien.

Elle ne pense pas comme elle. Pour Natacha, c'est une fin. Pour Juliane, c'est autre chose.

Jean-Louis l'invite à dîner chez lui. Cuisine afro-antillaise. Ça sent fort, les épices, la chaleur, quelque chose de vivant. Il parle beaucoup. Elle écoute. Des histoires de taxi, des types bourrés, des confidences laissées sur les sièges, dans les cendriers. La nuit, les gens parlent trop, ils vident tout, et repartent plus légers. Il en sait des choses sur les gens. Elle le regarde autrement.

— Y a un truc qui m'a marqué, dit-il. Un type, toujours au même endroit, à Clignancourt, le samedi. Une valise. Toujours avec. Je le déposais à Orly, puis je revenais le chercher une semaine après. Toujours pareil. Je commençais à m'attacher à lui, on blaguait ensemble. Trois mois. Puis un samedi, les flics sont montés dans la voiture à l'aéroport. Ils m'ont dit : "Comme d'habitude." Sauf que cette fois, quand mon client est entré, il est tombé nez à nez avec un type en civil. Ils l'ont neutralisé et menotté avant qu'il n'ait le temps de me saluer. Tu sais ce qu'il y avait dans la valise ?

— De la drogue ?

— Non.

— Du flouze ?

— Ouais. Des billets, tout beaux, tout propres, empilés comme dans les films...

— Ben, tu l'as transporté pendant des mois sans savoir que tu l'aidais dans son trafic !

— Ouais... C'est un peu fou. On ne rencontre les gens que superficiellement, au volant d'un taxi.

Un temps.

— Ils m'ont appelé cet après-midi.

Elle relève les yeux.

— Quoi ?

— Les flics.

Il boit une gorgée.

— Ils m’ont demandé si t’étais avec moi, samedi soir.

Silence. Il la regarde.

— J’ai dit que oui. Toute la nuit.

— Ils m’ont demandé ce qu’on avait fait. Je leur ai dit que ça les regardait pas. Tu leur as dit quoi, toi ?

Un temps.

— La même chose.

— Les flics, moi, j’ai du mal, dit-il.

Elle attend.

— Mon oncle était flic.

Il ne la regarde plus. Ses yeux sont partis ailleurs.

— J’avais huit ans. Il m’a fait asseoir sur ses genoux. Après... c’est allé plus loin.

La musique tourne. Elle ne bouge pas.

— J’ai rien dit à personne. Jamais.

Un temps.

— Parce que c’était la famille.

Elle le regarde.

— Tu es la deuxième personne à qui j’en parle. Alors les flics... j’ai du mal.

Elle hoche la tête.

— Je comprends. La connerie, c’est comme une maladie.

Il sourit.

— C’est partout pareil. Des connards à n’en plus pouvoir. Partout.

Il rit. Ils se regardent un peu trop longtemps. Ça pourrait basculer. Mais non. Ils rient. Ils mangent, boivent, parlent encore. De tout, de rien. La soirée est douce et passe sans se presser.

Le soleil tape un peu plus, ça brille sur les vitrines, sur les carreaux, sur les lunettes. Les gens ressortent. Jambes nues, bas de soie, tissus légers. Ça circule. Ça s'exhibe. Ça regarde. Ça juge. Juliane sort. Direction la laverie. Dans l'ascenseur, elle jette un œil à son reflet. Bas gris, transparents. Ça lui va. Elle reste là un peu trop longtemps, puis ça descend.

Dans la rue, ça grouille. Des visages. Des postures. Des gens qui passent sans voir. D'autres qui fixent trop. Des enfants qui rient. Des vieux qui tirent la gueule. Elle avance.

À la laverie, un type est déjà là. Cheveux longs. Il écosse des haricots sur la table, comme si c'était chez lui. Elle s'arrête. Regarde. Il a une bassine, un sac, il s'installe. Les haricots s'entassent, ça s'amoncelle. On dirait presque que ça vit. Elle pourrait lui parler. Mais non. Il est trop à l'aise. Elle met sa machine. Ça tourne. Bruit régulier.

Elle sort. Épicerie. Soda. Retour.

Rien n'a changé. Il est toujours là, avec ses haricots.

Elle s'assoit. Elle le regarde du coin de l'œil. Elle imagine sa vie. Ses parents. Une femme peut-être. Ou personne. Elle aimerait savoir. Elle ouvre un livre. Une phrase. Ça suffit. Elle referme. Pas envie.

— Tu veux que je t'aide ? J'ai que ça à faire, j'ai plus envie de lire.
— Si tu veux, répond le gars.

Ils finissent par fumer. Côte à côte. Sans parler. Elle croit qu'il va dire quelque chose. À chaque fois. Elle attend. Prête à faire connaissance. Mais non. Rien.

Juste la fumée de cigarette et des sourires qui ne disent rien.

Les jours d'après. Elle n'arrive pas à l'oublier. Pas complètement. Le parc, le matin, c'est cool. Moins de monde. Moins de bruit. Les joggeurs passent. Les canards s'approchent encore des berges. Un banc. Ça suffit. Elle s'assoit, regarde, respire. Lit quelques pages. Laisser passer le temps. Être là. Sans déranger. Sans être dérangée. Quand on n'a jamais vraiment su où se mettre, on finit par chercher des endroits comme ça. Des coins où on peut rester sans croiser de regard. Sans avoir à justifier sa présence.

Peut-être que c'est ça, trouver sa place.

Turquie. Irlande. Sénégal. Vietnam. Londres. New York. Chicago. Tokyo. Italie. Grèce. Maroc. Tunisie. Canada. Pôle Nord. Espagne. Australie. Russie. Mali. Côte d'Ivoire. Portugal. Burkina Faso. Norvège. Brésil. Argentine. Algérie. Israël. Hong Kong. Corse. Roumanie. Chine. Belgique. Rwanda. Bosnie. Serbie. Yougoslavie. Ça défile.

Trop de directions.

Encore une journée qui passe. Rien de nouveau. Envie de partir. Le train, le bateau, n'importe quoi. Aller voir ailleurs. Chez le voisin, peut-être. Toujours de bonne humeur, lui. Jean-Louis, le taxi. Rideaux ouverts, le soleil tape sur ses plantes, sur le miroir de la salle de bain, sur ses objets. Il danse presque. Pieds nus. Ça rebondit. Ça vit, les particules dans la lumière.

Le répertoire téléphonique. Des prénoms barrés. Tom. Toujours là. Elle pourrait appeler. Elle ne le fait pas. Elle appelle Corinne.

— Allô ?

— Allô, Corinne, c'est Juliane.

— Juliane ? Ça fait longtemps... Qu'est-ce que tu deviens ?

— Pas grand-chose. Et toi ?

— Pareil... ça va, ça vient...

— Ouais... t'as raison.

Ça traîne. Ça ne va nulle part.

Elle appelle Séverin.

— Allô ?

— Bonjour, je peux parler à Séverin ?

— Il n'habite plus là.

Silence.

— Vous voulez son numéro ?

— Oui.

Elle compose le nouveau numéro.

— Allô ?

— Allô, Séverin ?

— Oui.

— C'est Juliane... tu te souviens ?

— Ah... Juliane... ça fait longtemps...

— Ouais.

Un temps.

— J'ai pas le temps là... je te rappelle. Donne-moi ton numéro.

— Ouais... attends...

Elle lui file son numéro. Elle réfléchit pendant qu'il le note puis elle ose.

— T'as des nouvelles de Tom ?

— Oh, ça fait longtemps que je ne l'ai pas eu...

— Si tu le vois, tu lui dis...

— Tu veux que je lui dise quoi ?

— Non. Rien, laisse tomber...

— Ok, à plus. Vraiment désolé, je suis à la bourre. Je te rappelle dès que possible.

— Tchao.

Elle s'allonge. Une cigarette. Le cendrier au pied du matelas.

Attendre. Quoi ? Elle ne sait pas.

Elle pense. Jean-Louis n'est pas là. Elle n'a rien fait. Rien mangé. Elle se couche.

Elle s'endort.

Un fond de mélancolie dans l'air. De solitude. Pas de projet. Pas d'objectif précis.

Juste vivre l'instant.

Quelques mois aux Assedic.

Chez ED, ça va vite. On ne discute pas, on prend, on passe en caisse. Un gars grille la file, bouscule une vieille, embrouille la caissière. Les prix ont encore monté. Juliane vide son sac, paie. Dehors, ça klaxonne. Toute la journée à nettoyer, ranger, attendre. Ce soir, elle ne sait pas ce qu'elle veut. Sentiment étrange qui flotte entre l'amour et l'amitié. Les jambes ouvertes. Les corps mêlés. Elle se demande ce que ça peut donner, eux deux. Respirer. Recommencer. Jusqu'à ne plus pouvoir. Ça fait longtemps. Mais ce n'est pas tout à fait du désir ce qu'elle ressent pour Jean-Louis, ça respire trop la fraternité. Dans la cuisine, ça chauffe. Odeur de curry. Elle coupe sans trop savoir, mélange des trucs. Elle n'a jamais fait ça. Elle allume de l'encens, trois bougies. Une douche. Il sonne.

— Installe-toi, j'arrive.

Elle se regarde dans le miroir. Se trouve plutôt mignonne. Si elle était un homme, elle ne cracherait pas sur elle. Elle sort mouillée, à moitié habillée.

— Alors, ta journée ?

— J'ai vu un mort.

Elle s'arrête. Le regarde. Il raconte. Une chute. Une femme qui pointe du doigt. Un corps au sol, fauché par un chauffard qui ne s'est pas arrêté. Les jambes, puis le reste. La tête. Le sang. La position. Il parle lentement. Il revit la scène. Le choc. Le détail. Le regard qui reste accroché. Il est encore dedans. Elle se retient de le prendre dans les bras.

— C'était un gosse ?

— Non mais il n'était pas vieux.

Silence. Elle ne sait pas quoi dire.

— Ça sent bon, dit-il.

Elle soulève le couvercle. Il respire. Comme pour s'accrocher à autre chose. Elle le regarde faire. Tout prend de l'importance. Ses gestes. Sa voix. Elle est dedans. Complètement. Elle attend qu'il fasse le premier pas. La soirée s'étire. Le poulet mijote. Il parle encore. De couleurs, de vin, de mots qu'on n'a pas pour dire certaines choses. Elle hoche la tête. Elle écoute. Elle n'ajoute rien. Elle attend autre chose. Des actes. Elle a besoin de lui. De sa présence. D'un appui. Ils passent à table. La musique tourne. Un vieux groupe qu'elle a écouté plus jeune. Ça revient. Les souvenirs. Elle se laisse porter.

— Tu n’es pas bavarde, ce soir ?

— Je vais bien.

Elle sourit à peine.

— Tu crois à l’amitié entre un homme et une femme ?

Elle sent son corps se tendre.

— Ça finit toujours au lit.

La pièce se refroidit un peu.

Il la regarde.

— Je crois que je suis amoureux, tu sais.

Elle ne bouge pas.

— De Nina.

Silence.

Ça tombe.

Net.

Elle encaisse. Elle ne dit rien.

— Je n’arrive pas à penser à autre chose.

Quelque chose se casse.

À l’intérieur. Sans bruit. Mais ça casse.

Elle sourit presque.

Trop tard. Tout est déjà en train de tomber. Elle aurait voulu que ça sorte autrement. Pas comme ça. Pas maintenant. Pas pour une autre. Ça tourne dans sa tête. Comme une chute.

Encore.

Elle aurait voulu faire l’amour avec lui. Toute la nuit. Lui dire. Direct. Sans détour. Maintenant c’est trop tard. Ça ne se joue qu’une fois, ces scènes-là.

Elle le sait. Elle le sent. C'est fini avant d'avoir commencé. Elle propose de sortir, elle a vu une affiche de concert à la folie en tête. Ok, Jean-Louis est partant.

Let's Dance ! Une gitane pop rock. Castagnettes, air guitare. La nuit. Les regards. Elle tourne. Encore. Encore. Elle ne s'arrête pas. Elle ne peut pas. Elle tombe. Se relève. Jean-Louis la soutient, rit de sa clownerie.

Puis elle se réveille. Dans son lit à elle... Les yeux ouverts. Le plafond. Au-dessus, il est là. Dans son lit à lui... Elle pense à son corps. À ce qu'ils auraient pu vivre. Elle se caresse. Le désir monte. Elle prend son temps. Elle jouit. Ça brûle.

Elle ne dort pas. Elle repense à Tom, et se fait jouir une seconde fois.

Il faut partir. Déménager. Couper. Une idée lui traverse. Une image. Un visage. Rouge. Violent. Elle lui donne un nom. Rage.

C'est à la fin de ses six jours de règles qu'elle décide comment elle va claquer ses derniers billets. Il lui suffit de descendre, de rejoindre la rue de Tolbiac. De marcher un peu, et de rentrer dans cette boutique. Sauf qu'elle n'est pas allée chercher de la crème fraîche pour faire des pâtes aux lardons, ni un p'tit vin pour accompagner. Non. Ce n'est pas ça. C'est un mardi matin, vers dix heures et c'est un billet d'avion qu'elle glisse dans la poche de sa veste en daim.

Quand sa valise est terminée, close, il reste encore une nuit à attendre. Une longue nuit. On est vendredi. Y a que des daubes à la radio. Elle écoute Schumann, elle risque de s'endormir en oubliant de mettre le réveil. Elle écrase sa cigarette dans un cendrier, en fin de compte, et pas par terre comme elle a pensé le faire pendant trois secondes.

Là où elle va, ça n'a jamais eu la réputation d'être accueillant pour les femmes. Tiens, ça devrait exister, ça, un pays de femmes, uniquement géré par des femmes. Pas forcément des lesbiennes, les hétéros auraient droit de s'y installer aussi, et pour assouvir leur libido, elles iraient à l'étranger. Ouais, enfin, ce serait vite chiant. Elles finiraient toutes par se crêper le chignon, y aurait les mêmes histoires que dans les pays mixtes, les pires machos. Nom de Dieu ! Il m'énerve, ce Schumann, il m'énerve tellement que j'en oublie de l'éteindre. J'y pense, j'y pense, et vlan ! Le CD tourne et n'en finit pas. Elle se courbe pour appuyer sur la touche Stop. Elle se sent légèrement ankylosée, s'étire un bon coup, en se disant qu'elle ferait mieux d'aller boire un coup plutôt que de pourrir sur ce clic-clac. Mais elle n'a pas envie de prendre le moindre risque. Maintenant qu'elle a son billet en poche, sa valise prête, qu'elle n'a plus qu'à se rendre à l'aéroport et à décoller. Ce serait trop con qu'il lui arrive quelque chose. Quand même... pourquoi ne pas aller dire au revoir à ces fameux Parisiens ? Mais Non. Elle risquerait de tomber amoureuse la veille du départ, et de mal vivre son voyage dans l'attente de revenir pour retrouver sa nouvelle rencontre. Non, mieux vaut ne pas sortir. Sois patiente, un peu, ma petite, demain, tu seras ailleurs, bien loin d'ici. Ailleurs !

Dire au revoir à Jean-Louis, ne pas lui dire où elle s'en va, mais juste l'embrasser, peut-être, avant de partir. Avec les yeux, qu'il voie un peu, encore une fois, à côté de quoi il est passé. Non, il ne me mérite pas. Qu'il aille au diable avec sa Nina. Pourtant, il est venu à sa porte, plusieurs fois, les jours d'après, mais elle l'a laissé cogner, sonner. Qu'est-ce qu'il aurait bien pu lui raconter, la manière avec laquelle sa nana s'y prend pour lui donner du plaisir ? Peut-être que c'est une chienne enragée. Ou alors, juste une midinette. Non, il peut bien rester sur le palier. Elle n'a plus aucune envie de son amitié. Maintenant, elle ne veut plus qu'une chose : décoller.

Elle entend des talons. Dring !

Dring ! Ça insiste sur le palier. Elle regarde par le Judas, elle se demandait à quoi elle ressemblait, là, elle va être servi, elle ouvre.

— Bonsoir ! C'est pour quoi ?

— Je suis l'amie de votre voisin du dessus.

— Oui, et ?

— Il n'est pas là, il m'a suggéré de voir avec toi en cas de besoin... Avec son métier, tu sais, il n'est jamais sûr de finir à l'heure...

Elle est grande, dégingandée. Surélevée par des talons d'au moins quinze centimètres ; sans ça, Juliane la dépasse, mais là, elle lève les yeux pour la regarder dans les siens. Elle porte des bas à dentelle noire qui ne remontent pas tout à fait sous sa mini-jupe rouge en cuir, on devine des porte-jarretelles. Il faut avouer, des jambes comme ça ne laisse pas indifférent. Sous la veste noire, un corsage mauve. Classe ! Ça met bien en valeur ses longs cheveux dorés et leur ondulation parfaite en vaguelettes régulières, ça lui va bien, faut se l'avouer. Elle est très belle. Des yeux vert émeraude. Pas trop de rimmel. Juste ce qu'il faut pour créer des reliefs sensuels. Ce n'est pas une pétasse, merde ! Ça a tout l'air d'être une fille fréquentable. Son nez plait aussi à Juliane, il est un peu de travers. C'est trop mignon, ça donne à son visage ovale une imperfection quasi-parfaite...

— Bien, vous n'allez pas rester là. Vous pouvez venir chez moi, en attendant. Entrez.

— Avec plaisir...

— Allez, je ne vais pas vous manger. (Ah, ça vous plairait, ça, hein, que Juliane, après avoir foutu le feu au resto, découpe la nana de son voisin pour en faire des morceaux à congeler, qu'elle pourrait manger à son retour...).

— Tu es Juliane c'est ça ?

— Oui.

— Oui, il adore sa voisine du dessous ! Il ne m'a parlé de toi plus d'une fois !

Quand Juliane pivote pour rejoindre le salon et que son invitée lui emboîte le pas, elle croit voir sa propre ombre sur le mur du couloir en forme de mante religieuse.

— Vous buvez quelque chose ?

— Tu sais, tu peux me tutoyer, quelque part, on a peut-être quelque chose en commun.

— Qu'est-ce que vous entendez par là, enfin, qu'est-ce que tu entends par là ?

— Ben, je ne sais pas, moi, t'as pas tes règles une fois par mois ?

— Nina, c'est ton prénom ?

— Ouais, ah ben je vois qu'il t'a parlé de moi... ça me rassure...

— Ne t'inquiète pas, il est amoureux de toi. Oublie ta paranoïa. Qu'est-ce que tu bois ? Rhum, whisky, gin... Il me reste un fond de Coca aussi. Faut le terminer, parce que quand je reviendrai, il n'aura plus de bulles.

— Tu pars où ?

— Tu bois quoi alors ? redemande Juliane, toujours penchée vers le bar. À deux doigts de la chaîne hi-fi, elle ne résiste pas et met une de ces musiques de tarés. Du hard, du pur, avec des accords lourds comme un vin à neuf bulles. Et des voix crispées comme celle d'un gars enrôlé qui essaie de crier, de crier, et d'encore crier, encore dans le vide, sans jamais

s'arrêter, la rage d'un mec qui a chopé la mort, et qui n'avait rien demandé, une rage d'inventue. D'un seul coup, on lui passe des menottes, il se sent confiné, enchaîné, sclérosé, réduit en miniature dans une bouteille qu'on s'apprête à jeter dans l'océan. — Sers-moi un gin Coca, mais vas-y mollo sur le gin s'il te plaît. C'est bizarre quand même que t'écoutes cette musique-là.

— Ah bon, pourquoi ? sourit Juliane dans un coin de sa tête.

— Ben, j'sais pas, moi, d'après ce que disait ton voisin, je t'avais imaginée plus babacool... Tu ne veux pas baisser un peu...

C'est la fin de la chanson, Juliane s'allume une clope, et avant que la chanson d'après ne commence vraiment, elle va baisser.

— Tu vas où alors ? Tu ne m'as pas répondu ?

— À Peteroschnok !

Le volume a beau être baissé, il reste toujours dans l'air ambiant une mélodie prise de tête. À la limite, c'est encore pire qu'avant. Car ce genre de musique n'est pas fait pour être écouté en sourdine. Ça donne des accrocs dans la tête, un peu comme des mouches qui viennent s'accrocher à une bande adhésive. C'est ça, notre tête : un aimant qui attire tout ce qui passe à côté. Tout ça vient s'y coller. Tout ce qu'on voit, tout ce qu'on touche, tout ce qu'on sent, tout ce qu'on entend, tout ce qu'on dit, et tout ce qu'on pense. Tout ça vient s'y coller. C'est impossible d'y échapper. À moins d'avoir perdu un de ses sens, de toute façon, il en reste toujours un pour accrocher le reste. Et quand bien même, t'aurais perdu la vue, par exemple, t'en choperais deux fois plus avec le nez, ou bien les oreilles, ça dépend de quel côté tu te penches, sur le siège du pianiste ou bien sur le piano lui-même. En l'occurrence, ce sont des sales guitares, bien moches. Avec des effets tout nazes. On voit d'ici le guitariste à genoux, en train de branler les cordes, et de se prendre pour Liszt sous cocaïne. Ça pue. C'est simple, cette musique, Juliane la déteste. C'est juste un souvenir de Tom, qu'elle remet de temps en temps sur la platine, pour se rappeler ses goûts de chiottes, et comment aussi il la prenait sauvagement sur cette musique qu'elle avait fini par apprécier. Nina ne rétorque rien, elle n'attend pas que Juliane rouvre la bouche pour lui dire enfin vraiment où elle va s'enfuir.

— Il est peut-être rentré maintenant, je vais aller voir. Hein ? dit-elle sans attendre non plus une réponse de la part de Juliane.

Nina contourne la valise de Juliane.

Juliane rote. Elle vient de finir son verre.

Quand Nina revient, elle a l'air franchement dégoûtée. Juliane se dit qu'elle va arrêter de la malmenier. Elle coupe la musique puis met FIP. C'est soirée jazz.

— Toujours pas là ? lui demande-t-elle cette fois-ci de sa voix normale.

— Non, dit Nina en reprenant place sur le clic-clac.

Elle est belle. Elle est vraiment belle. Elle n'a pas l'air d'une pétasse. Elle a de la classe. Elle ne serait pas revenue comme ça, si elle n'avait pas de caractère. Elle a du répondant,

elle se montre prête à affronter une Juliane au bord de la crise de nerfs... En fin de compte, ce n'est pas à elle qu'elle en veut. C'est vrai, ça, elle n'y est pour rien. Et lui non plus. Il est encore en droit de choisir la gonzesse qu'il veut pour s'agripper à sa négritude.

Comment elle peut être aussi intolérante, aussi mauvaise joueuse ? Comment cet échec peut lui rester en travers comme une cacahuète dans la gorge d'un enfant ? Ce n'est pas une façon d'aimer ça. Quand on aime, on laisse à l'autre sa liberté. On respecte ses volontés. On s'avoue vaincue, on se pince le nez et on fait passer le hoquet. On reste debout. On ne court pas griffer la première venue. On tire sur sa clope, en silence, les cendres s'amoncellent, droites, elles sont soudées et ne tombent pas sur la moquette. Ou si oui, on va chercher une balayette, puis calmement, on fout les miettes dans la petite pelle, et on transvase le tout dans la poubelle. Dans un sac en plastique bleu, on fait un nœud, avec le petit fil rouge. C'est du solide, ça, on tire dessus, ça ne vient pas, ça ne veut pas venir. Il faut tirer un coup sec. On ne s'arrache pas les yeux. Sinon, ce n'est pas de l'amour mais du romantisme à deux francs.

— Tu l'aimes, Jean-Louis ?

— Tu me demandes si je l'aime ?

— Oui, je l'aime.

— Ah ça me fait plaisir, après tout, vous allez baiser au-dessus de ma tête toute la nuit, et si c'est par amour, vous allez m'envoyer des bonnes ondes.

— Juliane, t'es pas jalouse ?

— Nina, Jean-Louis et moi, c'est de l'amitié, rien d'autre, va pas t'imaginer...

— Je ne m'imaginer rien.

— C'est mieux.

— Juliane, tu me plais vraiment...

Les mots tombent. Ils rebondissent dans la tête de Juliane. Ils n'étaient pas ironiques. Elle comprend qu'il s'agissait d'un aveu au premier degré. Elle n'est pas dans un rêve quand Nina, dans un geste lent mais sans hésitation, soulève sa main jusqu'à la hauteur de son visage et lui caresse, après avoir glissé sous une mèche de cheveux, le tympan. Elle ne dit pas non. Ne recule pas. Elle se laisse mener. Nina rapproche lentement son visage à proximité du sien. Leurs lèvres s'effleurent. Son petit nez de traviole ne touche pas sa joue mais butte légèrement contre son propre nez. Il y a plusieurs petits contacts de lèvres, avant l'ouverture des bouches. Comme un rideau de scène rouge frémissant avant la pièce. Et les trois coups sont donnés. Elles se palpent, et finissent comme deux sœurs siamoises.

Juliane n'a jamais connu un aussi long baiser. Elle ne sait pas où poser ses mains. Elle en perd la tête. Elle la déboutonne, Nina ne porte pas de soutien-gorge. Elle l'aurait juré pourtant, ses seins sont si durs, si compacts.

Dans le noir.

Sur le clic-clac déplié.

Avec plusieurs musiques pour les accompagner. Des rythmes différents. Allongées l'une sur l'autre. Elles s'enfoncent dans la nuit l'une de l'autre.

La	sonnette	retentit.
Par	trois	fois.
Elles	n'en	parlent
		pas.

Elles s'assoupissent. Écoutent, quand la musique est éteinte, les bruits de pas de l'homme du dessus. C'est comme une poésie avec des vers d'aucune longueur de pied égale. Comme des cheveux mélangés qui ne voudraient faire plus qu'un visage.

Juliane sait que ça n'arrive pas trente-six fois dans une vie, et qu'on n'en a qu'une. De vie. Ça fait si longtemps. Elle profite de l'instant. Déguster l'improbable. De longs frissons. Elle s'allume une cigarette. Bout rouge luisant. Puis Nina parle. Elle dit des mots en trop, comme des mauvaises herbes poussent au milieu d'un champ de feuilles de Coca.

— On ne va peut-être pas le laisser seul toute la nuit, qu'est-ce que t'en penses, tu ne crois pas qu'il a le droit, lui aussi, à sa part de gâteau ?

Juliane ne répond pas. Elle rallume sa cigarette, la flamme de son briquet tremble comme des pensées fébriles. Juliane ne pense pas énormément. Elle laisse son instinct la dominer. Ce n'est pas une décision. C'est un réflexe.

— Casse-toi. Vas-y, dégage.

Net.

Comme un gros coup de gong.

La nymphe est sonnée.

Ça y est.

Elle ne répond plus. Puis elle prend ses clics et ses clacs et sort de l'appartement. La porte se referme. Silence. Juliane reste debout un moment. La cigarette entre les doigts. Le bout rouge qui pulse. Ça retombe doucement. Pas d'explosion. Pas de scène. Juste un creux. Elle écoute. Des pas au-dessus. Les talons de Nina, partie retrouver Jean-Louis. Ça s'emboîte tout seul. Comme si ça devait se passer comme ça. Juliane tire une latte. Longue. Elle expire lentement. Elle regarde la pièce. Le clic-clac défait. Les fringues. L'odeur encore chaude de leurs corps suintants.

Qu'est-ce qu'il lui fallait pour éteindre sa rage et la redémarrer de plus belle ? Une humiliation ? Un mauvais réveil ? En pincer pour une femme ? Découvrir qu'elle pouvait jouer dès le premier soir, et risquer d'y laisser des plumes ?

L'amour à trois. Ouverture impossible pour elle. Sans doute a-t-elle tort ? Mais on ne choisit pas sa configuration d'origine, et difficile de la moduler.

Elle essaiera de garder un bon souvenir de ce moment-là, tout de même. Un truc léger, mais qu'on n'oublie pas.

Elle écrase sa cigarette.

Elle passe dans la salle de bain. Se lave les mains. Longtemps. Comme si ça pouvait enlever quelque chose. Rien. Juste une sensation. Un sentiment qui colle à la peau. Elle pisse un coup. Tire la chasse. Regarde son reflet sans vraiment le regarder. Retour dans le salon. Tout est redevenu banal.

Presque. Il y a le parfum de Nina dans les draps. Et ce n'est pas désagréable.

Sur le réveil, il est 2 h 54. Rouge électronique sur noir fixe.

L'avion décolle dans cinq heures. Il faut arriver deux heures avant. C'est écrit sur le billet. Noir sur bleu. Elle appelle un taxi. Jean-Louis a fini son service, Dieu merci, ça aurait été un comble. Dormir ? Ça ne sert plus à rien. Elle traînera dans l'aéroport. Elle dormira dans l'avion. Ou là-bas. Ici, c'est terminé.

Juliane s'installe dans la cuisine.
Le cul sur une chaise pliante. Les coudes sur la table murale.
Un stylo.
Une feuille blanche sur un carnet à spirales.
Elle reste un instant sans écrire.
Puis elle commence.

Jean-Louis,

*Je ne pars pas pour fuir. Enfin... pas seulement.
J'ai besoin de bouger. De changer d'air. D'arrêter de tourner en rond ici.
Ça devient trop petit.*

*Je ne sais pas trop ce que je fais.
Je pars, c'est tout.*

*Nina est montée te voir.
Tu dois être avec elle maintenant.
C'est bien, elle est chouette. On a passé un bon moment.
C'est déjà beaucoup.*

*Je crois que j'aime bien les choses qui n'existent pas vraiment.
Ou qui n'ont pas le temps d'exister.
C'est plus simple.*

*L'imagination, ça rend impuissant.
Mais ça évite aussi de se planter pour de bon.*

*Je ne sais pas si j'ai été claire.
Je m'en fous un peu. Pas tant que ça, sinon je ne t'écirais pas.*

*Tu es quelqu'un de bien.
Même si tu conduis la nuit et que tu racontes n'importe quoi.*

*Je ne te dois rien.
Tu ne me dois rien non plus.
C'est mieux comme ça.*

*Si je reviens, on boira un verre.
Sinon... tant pis.*

Je te proute.

Juliane

Elle déteste les aéroports. On y reste coincé avec soi-même. Rien pour se distraire vraiment. Juste attendre qu'on soit appelé pour embarquer.

La tête dans les mains, ses pensées la gratouillent. Elle attend. Cigarette sur cigarette. Elle est bien trop en avance, l'heure n'est pas venue. Elle prend son mal en patience, observe les gens.

« Les voyageurs pour le vol 457 en direction d'Istanbul sont invités à se présenter à l'accueil numéro 23. »

Enfin.

Mais une sensation étrange l'envahit. Un choc suit. Elle se demande si c'est ça, tomber amoureuse malgré elle. L'idée l'opresse. Comme prise entre les mâchoires d'un étau invisible, elle ferme les paupières, gonfle les joues, tente de se déboucher les oreilles, d'évacuer cette hypothèse. Ce n'est pas le moment d'hésiter. L'oiseau ne replie pas ses ailes au bord du précipice, il décolle.

Elle se lève, va jusqu'à l'accueil numéro 23. Elle est la première. Elle s'avance vers le guichet, mais elle hésite. Juliane, fais quelque chose. Décide-toi. Sois lucide. Tu le prends ou pas, cet avion ? Il va partir. Faut se décider avant qu'il ne soit trop tard.

Ça ira mieux dans l'avion. Dormir, récupérer. Aller flâner devant la mosquée bleue, demander à des gens de la prendre en photo pour se souvenir.

Juliane fait quelques pas. Pourquoi attendre de quelqu'un qu'il vous rende heureux ? Elle avait aimé Tom. Les corps, la nuit, mêlés, puis plus rien. Dormir seule. Elle l'avait voulu. Il avait fallu le voir avec une autre. Elle savait toujours où il était, ce qu'il faisait. Et maintenant, plus rien. Elle a appris la solitude. Se faire à manger pour soi. Boire, rire seule. Inventer. Regarder des murs qui ne renvoient rien. Des soirs sans faim. L'assiette oubliée au frigo. La musique trop forte, puis le silence. Imaginer, espérer que ça change. Le matin, des bribes de rêve où l'autre est encore là, puis la douche les efface.

Mais là, au moment de prendre l'avion, elle se rappelle qu'ils avaient rêvé de ce voyage à deux. L'envisager seule lui fout le vertige. Elle se l'avoue. Elle arrête de nier.

Autour, les gens. Les valises. Les départs. Les retours. Les vies. Elle cherche la sienne. Sa valise. Là. Il faudrait la reprendre, avancer. Partir. Elle n'en a pas la force. Partir ou rester, telle est la question. Elle avance, attrape la valise, la tire. Puis s'arrête. Encore. Pourquoi ?

Elle lâche la poignée. La valise reste là, à ses pieds. Elle ferme les yeux. Elle n'y arrive pas. Elle qui, d'habitude, décide. Là, rien. Au dernier moment. Toujours. Peut-être qu'elle se complique toute seule. Dévier au dernier moment plutôt que d'agir sans penser. Se laisser porter, monter dans ce putain d'avion et puis c'est tout, laisser le ciel tirer les ficelles, bon sang.

Mais non. Elle reste immobile.

Comme si le cordon ombilical qui la reliait aux autres avait été coupé. Elle est seule avec les battements de son cœur. Plus rien autour. Juste ce rythme. Régulier. Profond.

Si vous aviez été là, vous auriez vu son visage se fermer. Pâle. Les yeux fixes. Comme après une douleur nette.

Mais elle comprend. Lentement. Elle va devoir choisir. Rester là, sans bouger, c'est déjà refuser de partir. Ce n'est plus une question de possibilité, mais de volonté. Ce qu'elle veut vraiment.

Et c'est clair. Ce qu'elle veut, c'est être avec lui. Encore une fois. Encore.

Mais comment vouloir quelque chose qui dépend aussi de la volonté d'un autre ? On peut se battre, insister, courir. Mais si l'autre ne veut pas, ça ne s'invente pas.

Elle s'effondre.

Le sol est glacé. La froideur traverse ses vêtements. Monte. Elle tremble. Des gouttes de sueur sur le front. Sa peau sèche. Trop vite. Trop fort.

Puis les bruits. Des voix. Des silhouettes. Elle entend son cœur battre la chamade et le brouhaha autour. Comme si quelque chose tentait de la ramener. Les voix l'appellent, la tirent, la raccrochent à la vie extérieure, mais le monde est flou et son corps reste inerte.

Puis la chaleur. Des vagues. Des à-coups. Elle n'a plus le temps de penser. Les phrases se coupent. Les idées se perdent. Les sens lâchent. Comme une chute sans fin.

Elle cesse de lutter. Elle ferme les yeux. Elle n'a plus de prise sur ses pensées. Tout disparaît.

Sa tête flotte.

Sortie de l'hôpital, avec un certificat médical, elle pourra se faire rembourser la majeure partie de son billet d'avion. De retour chez elle, le premier soir, elle ne fait rien. Assise sur le bord du clic-clac, elle repense à la vieille sénile, sa voisine de chambre. Bavarde comme une cartomancienne. Au début, elle parlait seule. Puis, le troisième jour, Juliane lui répond. Quelques mots. Puis plus. Elle lui raconte. Le choc émotionnel, au moment de décoller pour la Turquie.

La vieille l'écoute. Longtemps. Puis elle parle.

— Les hommes, faut pas chercher à les comprendre. Faut les aimer, sans trop leur montrer. Et attendre. Y a que ça à faire. Attendre qu'il t'aime en retour... ou arrêter de les aimer, même si ça fait mal. Un homme qui n'accroche pas, faut le quitter. Et je pourrais dire pareil pour une femme. C'est une question de réciprocité.

Juliane ne dit rien.

— L'amour, ça démarre comme ça. Parfois d'un coup. Parfois ça met du temps. Faut de la patience. Et surtout, faut pas s'y perdre. Faut pas s'y noyer.

Un silence.

— Faut pas vivre pour quelqu'un. Sinon tu t'oublies. Et tu te racontes des histoires.

Juliane écoute.

— L'amour, c'est pas tout. L'amitié, c'est mieux. C'est plus sûr. L'amour, ça fout le bordel. L'amitié, ça tient.

Elle s'arrête.

Juliane la regarde. Elle ne sait pas si elle a raison. Mais ça reste.

Une fois chez elle, elle y repense.

Elle met cinq jours à revenir pleinement. Le traitement doit continuer. Malaise vagal.

Elle s'attend à entendre les pas de Jean-Louis au-dessus. Mais rien. Aucun bruit. Rien ne vient. Il est parti, lui. Il a pris un avion quand elle est restée sur le tarmac. À sa place.

Dans la boîte aux lettres, le vide aussi.

Parfois, c'est comme ça. Les minutes passent dans le rien.

Seul rien ne vient.

Par moments, tout s'arrête. Net. Elle s'immobilise au milieu d'un geste. Dans la cuisine. Dans la salle de bain. N'importe où. Le mouvement se coupe. Le vide. Et puis ça repart. À quoi pense-t-elle dans ces instants ? À rien. Ça ne tourne plus. Tout blanc. La machine décroche. Même pas longtemps. Quelques secondes. Mais ça suffit. Alors elle met de la musique. Pour remplir. Mélanger des notes, des voix, des couleurs. Quand ça s'arrête, ça recommence. D'autres fois, même ça ne sert à rien. Elle reste là. À la fenêtre. Ou dans la pièce. À se parler. Juliane, va falloir faire quelque chose maintenant. T'es chômeuse, tu le sais. Tu crois que ça va durer combien de temps ? Merde. Les Assedic ne sont pas inépuisables. Faudra manger. Faudra payer le loyer. Sinon les types, ils vont venir. Ils vont tout prendre. Les meubles. Les lumières. Ta collection de CD. Tout.

Elle marche. Les rues. Les mêmes. Les visages aussi. Rien n'accroche. Elle continue. Longtemps. Puis elle s'arrête. Un coin de rue. Elle regarde. Elle ne reconnaît rien. Elle s'est trop éloignée de chez elle. Un hôpital. Une prison. Elle s'est perdue. Elle essaie de se rappeler. Rien. Elle repart. De trottoir en trottoir. Elle évite le métro, elle veut marcher. Ça la sort progressivement de son demi-sommeil. Elle observe des gens se retrouver. Elle pense à Tom. C'est pour ça qu'elle n'a pas complètement arrêté son traitement ; mais des médicaments peuvent-ils vraiment l'aider à faire son deuil ? Elle l'aimait. Hé ho. Réveille-toi. C'est terminé, avale ça comme une couleuvre, mais avale-le. Elle marche encore et encore puis elle rentre. Rien n'a changé. Le voisin ne passe plus la voir, elle l'entend juste passer dans le couloir et rentrer chez lui, elle n'a pas la force d'aller lui parler. Il semble s'être désintéressé d'elle depuis l'épisode Lesbos. Faut arrêter de tourner. Faut faire quelque chose. Un boulot. N'importe quoi. Serveuse. Autre chose. Mais bouger.

Sortir, encore sortir et marcher, ne pas stagner dans l'appartement à ne rien faire. Éblouie par le soleil, elle ralentit. Elle regarde autour. Un homme. Un enfant dans une poussette. Ça lui traverse le ventre. Quelque chose de simple. De calme. Elle s'approche. Regarde. Puis elle passe. Elle ne s'attarde pas. Elle est encore jeune, rien n'est déterminé, la vie ne s'arrête pas à vingt et un ans. Avant de rentrer, elle entre dans une boutique. Elle achète un sac d'argile. Chez elle, elle met de la musique. Du jazz. Lisa Ekdahl. Elle monte le son, ouvre une bouteille de vin blanc. Sur la table, des journaux. Elle s'installe au milieu de la pièce. Elle malaxe. Elle pétrit. Elle écrase. Comme une pâte. Comme quelque chose de vivant. Des formes apparaissent. Elle coupe. Elle cisaille. Elle assemble. Elle lisse. Elle regarde. C'est elle. Son corps. Son visage. Ou quelque chose qui s'en approche. Déformé. Disloqué. Morceaux mêlés. Rien de propre. Rien de fini. Elle continue. Longtemps. Sans s'arrêter. Le travail devient minutieux, les dernières touches, puis elle s'arrête. C'est fragile, mais elle est fière de sa création. Elle ouvre la fenêtre. L'air entre. Des morceaux de terre sur le sol. Demain, tout sera balayé.

Déjà, pour entrer, il faut baisser la tête. Des marches abîmées. Des herbes qui passent entre les pierres. Ça descend. En bas, elle relève la tête. Rouge. Partout. Pas un rouge unique. Des rouges. Trop. Ça accroche les yeux. Et puis le silence. Des bougies. Des reflets calmes. Presque beau. Presque dangereux. Des objets posés sur des briques. Bois. Pierre. Argile. Des formes étranges. On ne comprend pas tout de suite. Ça prend un peu de temps. Puis ça apparaît. Une silhouette. Puis elle disparaît dès qu'on regarde ailleurs. Juliane avance. La pièce est basse, sa tête frôle le plafond. Les murs en pierre. Une grotte. Elle s'arrête. Des étaux. Des colliers. Des bagues. Des choses faites à la main. Certaines grossières. D'autres précises. On ne sait pas toujours ce qu'on regarde. Au fond, un bureau. Quelqu'un pourrait être là. Ou pas. Elle continue. Puis la musique. D'un coup. Lente. Enveloppante. Ça remplit la pièce. Elle reste là. Et puis des pleurs de bébé. Juliane se fige.

Elle suit les pleurs. Comme si quelque chose la tirait. Elle ne pense plus qu'à ça. Le bébé pleure. Elle doit le trouver. Le couloir s'étire. Trop long. Les murs disparaissent presque. Tout devient flou. Son cœur bat fort. Quelque chose la retient. Elle force. Ça ne cède pas. Encore. Elle avance quand même. Faut y arriver avant que les pleurs ne cessent. Ils se rapprochent à mesure qu'elle avance. Puis elle voit un berceau. Une lumière douce. Le bébé est là. Calme. Elle s'approche. Elle regarde. Il ne pleure plus. Elle reste immobile. Quelque chose change. Un détail. Elle fronce les yeux.

Ça bouge. La peau du bébé semble s'écailler. Elle change. Ses traits glissent vers d'autres formes. Lentement. Le chérubin se métamorphose. Elle recule à peine. Les yeux ne sont plus les mêmes. Seuls ses pleurs restent identiques. Son regard est fixe. Luisant. Le corps poursuit sa transformation, s'allonge. Les membres s'étirent, élastiques. Quelque chose d'animal. De froid. Non. Elle secoue la tête. C'est impossible. Juliane, tu rêves. Juliane, sors. Le crocodile avance. Les yeux rouges. Ça brûle. Juliane, sors. Sors de là. Ferme la porte. Il va te bouffer. Te broyer. Te dissoudre. Sors. Sors ! Trop tard. Le reptile s'élance sur elle, mâchoire grande ouverte, hérissée de dents longues et effilées.

Elle se réveille. Ouuuffff.

Quelques minutes après, le téléphone sonne.

— Allô ?

— Allô Juliane ? C'est Séverin. Je ne te réveille pas ?

— Si. Mais ça va.

— Tu rêvais ?

— Ouais.

Un temps.

— Écoute... j'ai eu Tom.

Silence.

— Il m'a donné son numéro. Si tu veux.

— Donne toujours.

— T'as de quoi noter ?

— Non, attends.

— Voilà.

— Bien.

— 47. 50. 33. 14.

— Ok.

— Répète.

— 47. 50. 33. 14.

— Ok.

— Bon, j'ai fini ma mission...

— Qu'est-ce que tu racontes ? Tom t'a chargé de me donner son numéro ?

— C'est bon, c'est fait.

— Ah.

— Hé ! Bonnes retrouvailles à vous ! Allez, tchao.

— Tchao, merci.

— Avec plaisir.

Revoir Thomas. Le plan. Se retrouver comme si de rien n'était. Non. Elle ne veut pas ça. Trop de souffrances. Trop de nostalgie déjà. Elle chiffonne le post-it sur lequel elle a noté son numéro. C'est terminé. Cette relation est périmée. C'est autre chose qu'il lui faut. Un homme nouveau. Encore plus beau. Un homme qui n'a pas envie de la quitter. Un ami avec qui l'on couche. Des nuits à parler. À se découvrir. À se laisser aller, à l'union sans résistance. Sinon, ça n'a pas de valeur.

Comme c'est bon, parfois, de mettre la musique par-dessus tout le reste. Juliane danse. Elle respire enfin. Du Raï. Les bras, le ventre, tout suit. Elle retrouve quelque chose de son énergie originelle. Elle a décroché un nouveau job !

— Vous avez de la chance, j'ai besoin de quelqu'un pour la saison. Vous vous occuperez de la terrasse. Faut être rapide, y a du turn-over l'été.

— Pas de problème, je ne suis pas du genre molle.

— Au fait... Juliane... je peux vous tutoyer puisque vous venez lundi ?

— Oui, bien sûr.

— Je voulais juste te demander un truc... t'es pas obligée de répondre... tu as voté dimanche ?

— Hein ?

— T'es pas au courant ? Les élections. On a élu un président.

— Euh... non.

— Ah...

— Et vous ?

— Moi, j'ai longtemps hésité. Droite, gauche... maintenant c'est pareil. J'ai voté blanc, tu vois... mais ça ne compte même pas. Ça ne sert à rien.

— ...

— Franchement, la prochaine fois, je crois que je ne voterai même plus.

Un temps.

— Enfin... à lundi.

Le matin même, elle a reçu une relance de France Télécom pour une facture impayée. Sauvée ! In extremis...

Les élections. Elle est passée à côté. Complètement. Même pour voter blanc. Elle devrait le faire. Même si ça ne compte pas. Peut-être qu'un jour, ça comptera. Il serait temps. S'insérer. Ne pas vivre dans sa bulle. Un salaire. Des nouvelles rencontres, des amis. L'amour peut-être, qui sait ? Se sentir concernée. Participer. Elle sort faire un tour. Elle se rapproche d'un kiosque. Elle achète *Libé*. Elle va au parc Montsouris. S'assoit sur un banc, regarde les enfants qui donnent à manger aux canards, puis elle lit. Pas vraiment. Les titres. Les mots glissent. Elle tourne les pages. La gauche se fait laminer, Jospin est battu. Chirac est élu. Les choses ne s'arrangent pas. Elle referme. Cette année, elle fera les démarches. Une carte d'électeur.

Elle en a marre de courir après ses pensées. Ce week-end, elle vide toute sa tête sur les pages d'un cahier. Lundi, elle ira bosser. Voir du monde. S'insérer. Sympathiser avec ses

collègues. Elle ne va pas rester comme ça toute sa vie. Ou alors tout brûler. Recommencer.
À force d'écrire sans structure, elle finit le week-end sur quelque chose de métrique.

Et le ciel fut, c'est lui qui a tout décidé
Il nous a parqués là tous comme des lapins
On a croqué des carottes, on a poussé
Et fini par danser tous comme des pantins

Sur terre, personne n'a le choix, c'est l'exil
Planète perdue dans le fracas des étoiles
Les humains sont comme enclavés dans un chenil
Ils aboient, se mordent et se lèchent les poils

Les déchets s'amoncellent les uns sur les autres
Jusqu'à former des tours qui percent le ciel
Le cadeau de la vie est rendu aux apôtres

Votre monde pourri ! Reprenez-le ! Bordel !
On n'en veut plus, ça pue, on veut d'autres planètes
Que nos vies soient une éternelle giga-fête !

Hey ! S'y'ou plaît ! Deux diabolos menthe, un quart de vin, trois demis... Vous avez des serviettes, oui j'arrive, le plateau sous la main, chiffon suspendu au poignet, tu te faufiles entre les tables, petites et rondes, et les chaises, en bascule, tu es mignonne dans ta petite jupe, les gens te réclament, ils ont besoin de toi.

Hey ! S'y'ou plaît ! Ce sera tout, merci, y a pas de quoi, pas de pourboire, dessous de table, petit mot avec un numéro de téléphone, on te reluque, tu traces, un chemin de sueur de table en table, les heures de pointe ne sont pas les mêmes pour tout le monde, le vertige une fois que la terrasse est pleine, les uns s'en vont, les autres les remplacent, elle est comme ça la vie, c'est un turn-over, c'est comme ça que son boss appelle ce cercle infernal.

Hey ! Hey ! Hey ! Oui j'arrive, je suis à vous, qu'est-ce que vous désirez, un sourire, ah ah, très drôle, les gens s'étouffent, ils veulent juste que tu les serves, ils sont assoiffés, harassés, stressés, leur langue s'étale presque à leurs pieds à l'idée de se désaltérer, tâche de rester aimable !

Tous les jours, des yeux se croisent, ça brille ou ça ne brille pas, c'est terne parfois, mieux vaut de la lumière, de bonnes ondes, des dialogues de convenance sur la météo, quelques chips et des olives, des rondelles de citron et d'orange, des morceaux de pastèque sur le rebord des verres givrés et sucrés.

Des fois ça te gratte, aussi, entre deux commandes, des moments de démangeaisons inassouvies, faut faire pipi, trois heures durant comme ça, ça n'arrête pas, tous les soirs, et bien Juliane, elle, elle revit. Et ouais, Juliane, elle, maintenant, elle aime ça. Elle se sent moins seule. Le patron, là, à la bonne, il lui rappelle une de ces filles, ça fait quinze ans qu'il ne l'a pas vue, c'est long quinze ans, il lui sourit quand elle passe près de lui, c'est pas salace comme regard, c'est paternel, et le soir, après, quand c'est plus trop speed, il prend le temps de lui parler, ils font causette, des anecdotes, de tout et de rien, il a bien voulu lui faire une avance. Juliane n'a plus d'ennuis financiers.

Elle rentre le soir. Terrassée. Se met un bon rock. Et sous la douche, derrière le rideau, elle jouit de se sentir active, elle a des choses en tête, des visages aussi. Elle s'est fait draguer cinq fois aujourd'hui, ça fait plaisir de constater qu'on plaît, que certains vous regardent et voudraient vous avoir aussitôt dans leur lit. Ils sont gentils ces gars-là, elle les remercie. Mais le prochain ne sera pas l'un d'entre eux, non, ah ça non, ce sera le prince, le Grand Messie. Le plus puissant de tous les hommes.

Il s'introduit le soir dans son lit, discrètement, comme une petite souris qui chatouille sous l'oreiller, commence par lui embrasser les lobes des oreilles, il aime bien ça, il a l'impression de faire de la plongée sous-marine dans une mer de frissons, merde, j'en ai plein des frissons, surtout si tu glisses dans mon cou comme ça, en traînant la pointe de la langue comme on traîne un couteau sur la peau écaillée d'un légume non encore épluché. Le temps de souffler, ensuite, tu descends lentement, il ne dira rien, il se laissera faire, je t'aime, il se demande juste si tu vas vraiment aller jusqu'au bout. Hein, est-ce que tu vas

avaler ? Lui, il trouve que ça a ce truc-là, que c'est trop salé, il ne pourrait pas, mais enfin, il te laisse faire, si tu l'aimes, pourquoi pas ?

Silence de glace. Tu n'en fais que trois bouchées de ces éjaculations. Et vous parlez toute la nuit, près de la lueur éternelle d'une bougie, la flamme frétille, il n'a plus grand-chose à dire, il est vidé. Mais tant pis, il t'écoute, tu lui racontes ta vie.

Tout ça pour dire que les rêveries de Juliane au bord de sa fenêtre ont bel et bien changé de couleur depuis qu'elle a retrouvé ce boulot et que sa libido commence à sérieusement la titiller.

C'est toujours pareil.

Encore et encore et encore et encore et encore et encore.

Encore.

Encore et encore.

Et encore.

Et encore, toujours seule.

Mais elle préfère ça que de se donner au premier venu.

Au moment de dormir, elle s'allonge, tire la couette sur elle, et tombe dans le sommeil. Le matin, elle a le temps de faire deux ou trois trucs avant d'aller bosser. Ouais, des trucs, ça vous laisse libre de choisir.

Il y a beaucoup de gens qui manquent de trucs, elle, elle n'en manque pas. Le seul regret avec ses trucs-là, c'est qu'on en oublie de vivre, on est tellement bien comme ça, au bord de la fenêtre, juste après la douche, le temps d'une dernière cigarette, bout rouge dans la nuit scintillante d'une cité réverbère, elle repense, parfois, en travers d'une seconde, à son romancier perdu, Tom. Thomas, de son vrai prénom. Qu'est-ce qu'il la saoule ce souvenir-là, il veut l'empêcher de vivre au présent. Mais ça fonctionne de moins en moins.

Elle se met parfois à rêver d'une silhouette inconnue qui lui offre des roses comme dans les publicités, au coin d'une rue, et qui lui dit : « Un jour, j'irai à New York avec toi », comme dans la chanson, je vous y emmène tout de suite, pas de problème si vous voulez, j'ai la carte American Express. Mais personne ne vient.

Elle imagine alors, en voyant une fourgonnette noire aux vitres teintées passer près d'elle, qu'on va la kidnapper. La camionnette s'arrête, comme la voiture de Batman, ses portes arrière s'ouvrent, on n'y voit personne descendre, puis soudainement une main apparaît, une peau blanche avec de longs doigts qui lui font signe de s'approcher, et malgré qu'on nous serine toute l'enfance la même prudence — comme quoi il ne faut jamais suivre un

étranger, surtout ceux qui vous proposent des bonbons qu'ils cachent sous leurs impairs beiges — Juliane, elle, elle se rapproche de la camionnette, et se laisse attraper par plusieurs mains qui ne lui laissent pas le choix.

Elle s' imagine alors devenir la femme préférée du sultan, dans un harem d' Arabie saoudite.

Les agences de rencontres, ça ne manque pas ici. Puisque les gens ne se parlent pas dans la rue. Il leur faut des entremetteurs. À 5000 francs l' inscription. On insère votre profil dans un ordinateur, vous êtes transformés en données, on vous compresse dans une disquette, puis d' un clic de souris, on demande à l' ordinateur de trouver votre alter ego, très vite, vous avez un rendez-vous. Il vous a coûté cher. Mais tout se paie de nos jours. Même un fiancé.

À la terrasse d' un café, vous aurez à la hauteur de votre poitrine une broche, celle de l' agence, deux cœurs croisés percés d' une flèche, et lui aussi, de manière à ce que vous ne vous ratiez pas. Ô rage, ô désespoir, il est laid, et va falloir se le coltiner toute la soirée. Ô bonheur, il est comme sur la photo qu' on vous avait montrée, magnifique, alors vous allez discuter un peu, vous prenez place sur la terrasse, Juliane vient vous demander ce que vous désirez boire, tous les deux vous prenez des jus de fruits, ça fait sourire Juliane et c' est mal parti. Il vous parle de ses passions, lui c' est l' automobile, son truc, ah ben ça promet. Va falloir refaire un chèque à la madame de l' agence. C' est la paie du mois encore qui va y passer. Vous aurez peut-être mieux fait de vous payer un voyage, les voyageurs font des rencontres que vous ne ferez jamais.

Juliane, qui aurait-elle rencontré si elle s' était rendue en Turquie ?

Des gens. Des familles. Des accueillants et des méchants, d' autres voyageurs solitaires. Des pourris, des anges, des chiens errants, et des chats aussi sur le rebord d' une fenêtre blanche aux volets bleus comme le chapeau de la mosquée.

Elle ne regrettait pas. Le regret, ce n' est pas un arbre fertile, tout le monde le sait. Elle y pense simplement parfois le soir, aura-t-elle les « couilles » de retenter l' aventure ? Et de ne pas se dégonfler au dernier moment cette fois-ci... C' est agaçant, quand on se lève la nuit, et qu' on s' aperçoit qu' un robinet goutte.

Poc.
Poc.
Poc.

On va resserrer le bordel, mais parfois ça continue.

Poc.
Poc.
Poc.

Y' a rien à faire.

Ou bien :

— Allô ?

— Allô, S.O.S. Amitié !

— Je me sens seule.

— Mais, vous savez, vous n'êtes pas seule, non, vous n'êtes pas la seule dans ce cas-là. Vous êtes des centaines à nous appeler tous les jours, toutes les nuits.

— T'es seule, toi aussi ?

— Euh...

— Là, je veux dire, t'es seul là ? J'entends du monde derrière toi.

— On est six, et quand ça sonne on répond, on essaye de reconforter les gens seuls, tu comprends, on essaye, du moins on est là pour ça.

— Je peux venir ?

— Ben... si tu veux, mais là tu sais, on est très occupé, on n'a pas trop le temps.

— Ah bon...

— Et dis-moi, ça fait longtemps que tu te sens seule ?

— Bientôt deux mille ans.

— Holà ! Va falloir faire quelque chose pour toi !

— Bien oui, justement, c'est pour ça que je vous appelle. Mais je me dis qu'avec tous les gens qui vous appellent, on pourrait peut-être organiser une fête ! Non ? Ça ne te dit pas, une fête énorme, une sorte de banquet dans la forêt, comme dans Astérix, avec des sangliers et des tonneaux de vin, et plein de rires ! C'est pas possible, ça, d'organiser la fête des gens seuls ?

— Euh... je vais en parler au patron, mais là, faut pas le déranger, il ne veut voir personne, et lui, ce n'est pas un marrant, je t'assure, faut pas le déranger.

— Ah, bon.

— Alors rappelle-moi demain si tu veux, je vais me débrouiller pour lui en parler, mais faut peut-être pas rêver, nous ici, on est juste là pour parler aux gens deux minutes au téléphone, tu vois, pour les empêcher de se suicider ou de faire du mal autour d'eux. C'est tout. Hein. Nous, c'est tout ce qu'on fait, pour le reste c'est plus complexe.

— C'est déjà pas mal, tu me diras.

— Hé ! Y en a pas beaucoup des gens comme nous.

— Y'en a qui appellent rien que pour nous insulter, et bien moi je ne dis rien, je reste à l'écoute, je sais que ça les défoule et si ça peut éviter qu'ils s'en prennent à d'autres personnes dans leur entourage, c'est utile.

— O.K. Alors je peux t'insulter là, alors.

— Ouais ! Vas-y, vas-y, défoule-toi !

— Espèce de rigolo, bouffon. Ta mère, elle suce des Schtroumpfs !

Ce soir-là, elle aurait voulu être invisible, comme une sorte de vent glacé, éphémère comme nos âmes. Qu'est-ce qu'il fout là ? En bas de chez elle, à attendre comme un bouledogue que ses maîtres rentrent de vacances, à s'impatienter, la langue desséchée pendue comme une montre molle. Il a l'air embarrassé, les lèvres sans cesse plissées sous ses dents.

Un long échange de regards lui laisse le temps de ressentir quelque chose d'ambivalent.

Elle s'était habituée à l'idée de ne plus jamais le revoir, mais elle est partagée entre un sentiment de déception à ne pas pouvoir finir son deuil tranquillement et celui de pouvoir l'achever en beauté. Il a dû trouver son adresse par Minitel, à partir de son numéro de téléphone. Séverin lui a certainement vendu la mèche... Il doit être bien seul pour venir jusque-là.

Quand on débouche une bouteille de vin, qu'on le fasse proprement ou qu'on laisse tomber des particules de liège dans le raisin, on la boit, on ne crache pas dessus. Elle se dit qu'elle vivra cette soirée jusqu'à la lie, dans un sens ou dans un autre, il faut que ce soit profond. Mais jouons d'abord l'indifférente, ça lui fera les pieds, faisons comme si de rien n'était.

— Ah ! Qu'est-ce que tu fous là ?

— Je passe te voir, Juliane.

— Ah bon, et pourquoi faire ? enchaîne-t-elle en sortant les clefs de son sac.

Pas même de bise, ni d'accolade.

— Ben, pour parler, te revoir, ouais, j'avais envie de te revoir.

Dans la boîte aux lettres, une facture et des publicités.

Juliane a déjà vu faire des femmes dans des films, elle sait s'y prendre.

— Oh ! Encore une facture, ça fait chier, c'est pas possible ! Et ces pubs, y en a marre de ces conneries.

Elle prend le temps d'aller mettre les prospectus dans la poubelle, puis elle se retourne.

Là, il la regarde, l'air de dire : t'as changé, dis-moi, je ne te reconnais plus, mais t'es toujours aussi belle. Il doit être bien seul, en ce moment, le salaud. C'est peut-être ce soir que je vais commettre un meurtre. Il est tellement beau. C'est lui, c'est bien lui, je ne l'ai pas oublié, j'ai fait l'amour mille fois avec ce type, je l'ai aimé comme jamais personne d'autre, c'est le seul amour. C'est beau, un homme qu'on aime.

Ça porte autour de soi une bulle invisible, paraît-il que ça s'appelle l'aura, ça rayonne, magnifique, tellement fort qu'on a l'impression de ne pas pouvoir vivre sans.

Des pensées comme celles-là la traversent.

Elle le dévisage de la tête aux pieds. Il est beau, elle le désire, mais il n'est absolument plus indispensable à sa vie. Elle pourrait s'en passer.

— Tu m'invites à boire un verre ?

— T'en as envie ?

— J'attends que ça.

— Bien, j'ai pas le choix, je vais pas te laisser là, comme ça, comme un chien sur le palier.
— On a toujours le choix. Je monte chez toi seulement si tu m'y invites.
— Hum... Allez, viens.

Personne autour d'eux, pas de voisins... En attendant l'ascenseur, ils se taisent. Pas de gêne. Pas d'ennui. Juste un silence, et le bruit de l'ascenseur en provenance de Babylone. Les murailles s'ouvrent, et qui est là, hein ? Qui est là... ? Bien personne. Juliane est déçue de ne pas trouver Jean-Loup, il n'est toujours pas revenu, celui-là, peut-être qu'il ne reviendra jamais. De toute façon, elle s'en fout, maintenant, mais ça aurait été drôle que les deux hommes se croisent, pense-t-elle.

Dans l'ascenseur, Thomas sourit. Elle se demande si elle ne va pas le découper en rondelles et le foutre dans la marmite. Elle inviterait tous les S.D.F. du coin à venir se régaler.

Une fois dans l'appartement, elle lui fout un verre de gin entre les mains et file sous la douche. Elle se lave la vulve, chope son rasoir et se rase les quelques poils en trop sous les aisselles et dans l'entrejambe.

L'eau coule. Elle resterait bien là-dessous toute la nuit, pas envie de le rejoindre dans le salon, la solitude, on s'y fait.

Les revenants, ça fait peur. On ne sait pas quoi en faire. Ça vous regarde, là, avec leur visage pâle. Déjà, on doute. On ne sait même pas s'ils sont vraiment là. Puis ils tendent la main. Lentement. Comme s'ils demandaient quelque chose. Ils ont l'air doux. Presque gentils. Faut pas s'y fier. Leur seul désir, c'est de vous attirer. Vous happer. Vous tirer dans leur monde. Un monde de morts. Ils veulent qu'on les rejoigne. Qu'on reste avec eux. Là-bas. Dans leur truc figé. Leur camp. Leur section. Pas question. Zombies ! Allez niquer vos mères en tongs au fond d'un Monoprix ! La vie, y a que ça de bon. Une bonne douche. Du savon. Sur ta peau, ça glisse. C'est bon. Ça réveille. Je suis vivante. Je me caresse. Je prends soin de moi.

Et lui ?

Qu'est-ce qu'il a fait pendant tout ce temps ?

Je lui ai manqué ?

Ce mort-vivant tant attendu.

Il est là, maintenant. Dans le salon.

Il attend.

Pourquoi n'était-il pas au rendez-vous quand il était attendu ?

— Alors, qu'est-ce que tu deviens ?

— Tu sais que t'es belle quand tu t'essuies les cheveux comme ça. Putain... T'es une vraie femme maintenant. Ça me fait bizarre de te revoir.

— Ouais. Mais qu'est-ce que tu deviens ? T'écris toujours ?

— Je fais plus que ça.

— Ah bon, et de quoi tu vis ?

— Je me fais entretenir, non ! Je plaisante, quoique ce n'est pas totalement faux, ma mère me paie mon loyer... et pour le reste, je fais des corrections par-ci par-là. J'ai réussi à m'infiltrer chez Gallimard et aux éditions de Minuit comme lecteur-correcteur.

- Ça paie bien ?
- Bah si c'était le cas, j'aurais pas besoin de maman pour le loyer.
- Tu veux boire quelque chose ?
- Tu m'as déjà servi un verre de gin.
- T'en veux un autre ?
- Non, c'est bon, ça va, ça suffit.
- Tu bois moins qu'avant ?
- Non, je me suis calmé.

Elle se verse un whisky.

- T'as voté pour qui ?
- D'après toi ? Je peux changer d'opinion en si peu de temps ?
- En deux ans, possible...
- Mais non, impossible.
- J'ai voté blanc.
- Évidemment.

Juliane sourit.

- Et comment t'as trouvé mon adresse ?
- Minitel.
- Et Séverin ?
- Il m'a filé ton numéro.
- C'est limite, du harcèlement... Et pourquoi tu voulais me revoir ? Tu te sens seul ?
- Non. Je voulais voir ce que tu deviens.
- Je suis serveuse.
- Où ça ?
- Dans un bar.
- Et ça te plaît ?
- C'est un gagne-pain. C'est un bon angle de vue sur la société. Pour l'instant, ça me va. T'es venu t'amuser ?
- Ohlala ! Non, non, je suis venu en me disant : tiens, c'est cool, je suis seul, mais y a Juliane, au fait, ça fait longtemps, je vais aller la voir, on va tirer un coup, elle est bonne en plus, c'est la meilleure, ça va me dégourdir le zozio ! Non Juliane, non.
- Oh ! Tu sais, tu peux y aller, tu peux le dégourdir ton zozio, vas-y, regarde-moi bien en face des yeux, je ne dis pas non, vas-y, lève-toi, viens vers moi, prends-moi, ça fait longtemps que ça ne m'est pas arrivé de me faire troncher.
- Combien de temps ?
- Bien, je crois bien que la dernière fois, t'étais dans les parages.
- Non.
- Si !
- Et des amis, depuis le temps, t'en as eu ? lui demanda-t-il, cherchant à dévier.
- Des amis ? C'est quoi, des amis ?
- Des gens avec qui l'on se sent bien, des gens avec qui l'on passe des moments profonds.

— Ah bon. Et ça existe ça ?

— Oh ! Juliane, arrête de te foutre de ma gueule, arrête, je ne suis pas venu là pour me faire agresser, elle où la Juliane peace & love ?

—Emportée par la foule qui nous traîne nous entraîne, écrasés l'un contre l'autre Nous ne formons qu'un seul corps et le flot sans effort nous pousse, enchaînés l'un et l'autre et nous laisse tous deux épanouis, enivrés et heureux neuneu neuneu neu... T'as faim ?

— Non.

— Oh, tu fais la gueule, tu passes là, ça fait deux ans qu'on ne s'est pas vus, ça fait deux ans que tu me manques comme si on m'avait privé d'une propre partie de moi, d'un morceau de mon corps, et voilà qu'enfin, pour moi, c'est terminé, basta, plus de Thomas, p'tit Tom is dead, plus rien, et faudrait que tu me retrouves l'air de rien, tu ne veux pas que je te masse les pieds non plus ?

— Non, ça ira ! Reste cool bon sang !

— Cool... Ça veut dire quoi, ça, cool ? Tu veux que je te dise ? Avec du recul, maintenant, je pense que le monde n'est qu'un théâtre, et que chacun joue une pièce à l'autre, même à ses proches, on n'est vrai qu'avec soi-même mais là tu vois, je vais te dire quelque chose de totalement vrai : tu me veux cool, bien tu peux rêver, je ne serai plus jamais cool avec toi...

Elle s'assoit à côté de lui, sur le clic-clac, replie les genoux, le fixe.

— Tu veux que je te masse les pieds ? Vas-y, mets-toi à l'aise, enlève les chaussures.

— T'es flippante...

— Pourquoi je te fais peur ? C'est moi qui devrais avoir peur de toi. Tu ne vois pas que je me retrouve face à un mort ? Un homme mort qui, d'un seul coup, relève l'échine, et ben cet homme, tu vois, Thomas, il n'a plus les mêmes yeux, plus les mêmes gestes, plus la même couleur, il a blanchi, il est terne à mes yeux... C'est trompeur. Si je t'écoute, on pourrait croire que rien n'a changé. Et pourtant, tout a changé.

Juliane sent bien que ce qu'elle vient de dire ne le met pas à l'aise. C'est le moins qu'on puisse dire. Tom ravale sa salive par trois fois. Ce n'est plus lui, alors, qui décide désormais du déroulement de leurs retrouvailles.

— Fais voir tes pieds, dit-elle en les saisissant.

Elle se lève pour aller mettre une musique et reviens sur le canapé, lui fait sauter les lacets en deux tours de main. Fiiut ! Et les chaussettes, avec, hop, balancées comme deux peaux de saucisse dans un coin de la pièce. Le coucher de soleil diffuse dans la salle des lueurs orangées. Il commence à faire sombre. Dans quelques minutes, il faudra se lever pour faire glisser l'interrupteur de l'halogène, Juliane l'envisage déjà.

Elle sent la fièvre la mordre sans qu'elle n'ait l'ombre d'un remords. Elle rampe, ses mains, ses doigts sous la plante des pieds de son ex.

Il bascule la tête, les yeux vers le plafond.

Pourquoi est-il venu ?

Pourquoi elle va se donner à lui ?

De cet amour, elle ne veut plus de lendemain. C'était hier. C'est loin. Ce soir, c'est seule, ce soir, qu'elle va s'envoyer en l'air. Sous ses mains, elle va l'utiliser. Juste comme un objet. Un jouet. Un truc à palper.

Besoin de personne. Retomber amoureuse de lui, impossible.

S'aimer elle-même. Décoller seule.

Alors ses caresses prennent une dimension auto-érotique, en son for intérieur. Comment faire autrement ? Il est impardonnable. Il n'en trouvera pas deux, des filles comme elle. Il n'en retrouvera jamais plus. Le chemin qu'il s'est choisi est sans issue, ses choix sont irréparables, les choses passent et ne reviennent pas comme les saisons, il ne faut pas croire ça, chaque siècle est différent, jamais les mêmes, tout passe, c'est toujours juste pour un moment, tu le sais.

Choisis bien ta vie. Ce n'est que pour un moment.

— T'as connu d'autres amours, lui demande-t-elle brusquement, après moi, je veux dire ?

— Oui...

— C'était bien, ça a duré longtemps ?

— Tu tiens vraiment à savoir ?

— Pourquoi pas ?

— Ben... tout de suite après toi, j'ai rencontré une fille, et ça fait tout juste un mois aujourd'hui que je ne suis plus avec.

— Pourquoi ?

— Elle voulait un enfant.

— Et tu n'en voulais pas.

— T'as tout compris.

— Tu voulais juste baiser.

— On peut voir ça comme ça.

— Elle doit être malheureuse maintenant.

— Elle en trouvera un autre, des géniteurs, y en a des milliards sur la planète.

— C'est vrai. Mais des pères, y'en a pas trente-six mille.

— Je ne veux pas être papa. Hey ! Juliane, ça va nous endormir, la musique que t'as mise.

— T'aimes pas Sade ?

— Si... bien sûr. C'est bizarre que t'écoutes ça.

— Oui. Tu vois, on change, on ne reste pas les mêmes. Toi-même, un jour, tu seras papa.

Elle glisse ses mains sous les revers de son pantalon. Il ferme les yeux, ça lui fait du bien. Les hommes restent des bébés toute leur vie. Ils ont beau mettre des costumes et des cravates, ils restent des créatures fragiles. À propos de cravate. Savez-vous que si l'on tire dessus, votre érection peut dépasser ses mensurations habituelles ? C'est bien connu : les pendus, on les retrouve la verge tendue. Juliane aurait voulu rencontrer un homme avec une cravate à fleurs. Il serait venu la chercher certains soirs. Il l'aurait emmenée dîner au bord des falaises, face aux vaches noires. Un coin paumé en Normandie. Puis la nuit, ils planeraient tous les deux en U.L.M. dans un ciel étoilé, comme des Peter Pan éclairés par des fées clochettes. Des oiseaux de passage, des petites lucioles inséparables.

Thomas, lui, n'a pas de fleurs avec lui. Pas même une cravate sur laquelle tirer. Heureusement, pour lui. Sinon, il aurait fini étranglé. Juliane se sent de lui soutirer ses dernières gouttes de vie, pour donner plus tard naissance à un mélange d'elle et de lui. Un

avorton fragile, un de ceux qu'il faut s'occuper toute sa vie, un hypersensible, un de ceux qui chopent des rhumes de cœur à chaque fois qu'il rencontre l'amour. Dans les ports, il y a toujours un enfant au bord d'un quai, amoureux de la mer, perdu sans sa mère. Un petit comme ça, à Juliane, il lui faudrait, elle le sait bien. Un petit bonhomme qui pleure la nuit, parce qu'il préfère le sein de sa mère à une tétine. Et plus tard, une cigarette, ou un verre de bière. On n'oublie jamais comme c'était bon de s'accrocher au sein de nos mères... on mordillait le bout de ses tétons comme des chatons, la gorge pleine de lait, encore sucré comme du jus de canne, et on s'en foutait bien de savoir si ça lui faisait mal ou non, on ne pensait pas à elle, on ne pensait pas qu'on était en train de la sucer à petit feu, de lui bouffer ses réserves d'énergie...

Juliane n'a jamais compris comment une mère pouvait faire pour laisser tomber son gamin. Si un jour elle en avait un, jamais elle ne pourrait s'en séparer. Elle le sait bien. D'étreintes en jeux de mains, ils se déshabillent sans même qu'elle s'en aperçoive.

Demain, il s'en ira.

Pour l'instant, elle le déguste avec bouche et joue sur son gland avec sa langue.

Et quand ils s'allongent, il ne reste plus que quelques caresses.

Quelques secondes avant qu'il ne la pénètre.

La lumière est rouge. Juliane a l'impression de brûler. Petit à petit, l'orgasme prend place. Tom fait attention, il est doux à souhait et plus vif quand elle en rêve, elle a le sentiment qu'il a progressé, il a dû acquérir de l'expérience entre-temps. Ou alors, il m'aime. Il n'a jamais cessé de m'aimer. Juliane pensait le dominer, elle se retrouve de l'autre côté de l'oreiller, la tête dans les flammes, elle crie. Que c'est bon.

— Encore. Encore plus. Vas-y Tom. Continue. C'est bon.

Elle en veut.

— Ton truc en moi, vas-y. Réfugies-toi !

Ses mains brûlent, glissent le long de ses hanches. Ça la démange. Elle n'a pas honte. Elle relève l'échine pour atteindre ses lèvres, sa bouche, leurs langues se mélangent. Elles voudraient s'avaler les unes les autres. Ne jamais se quitter.

— Oui. Happe-la, ma langue. Je te la donne, elle est à toi.

Encore.

Encore.

Encore.

Que tout ça ne s'arrête pas.

Ha ! Ça y est. C'est là. Je le sens qui vient. Ce petit machin. Ce truc qui fait que je vais décoller, me sentir traversée, m'oublier. C'est trop fort. C'est si fort que ça nous fait oublier la mort. Et soudain, voilà qu'ils se distordent. Ils s'allongeront tous les deux dans la nuit en silence. Le souffle serein.

Au petit matin, Juliane croit voir dans l'ombre projeté derrière les persiennes du store une image qui ne lui est pas inconnue. La forme d'un visage de pharaon sans expression. Quelques secondes suffisent. Puis il disparaît. Il ne reste rien que les stores. Elle l'a déjà vu. Quelque part. Dans sa chambre d'enfant. Il surgissait toujours au milieu de ses pensées. Toujours au moment où elle s'interrogeait sur l'infini. Cette chose impossible à imaginer. Sans début. Sans fin. On ne peut pas se représenter ça. C'est impossible de voir plus loin que loin. Même si on sait que l'horizon n'a pas de fin. Ça nous dépasse. Notre esprit ne sait pas faire. Est-ce que tout ça rencontre vraiment un début avant d'avoir une fin ? Est-ce que la fin ne se confond pas finalement avec le début ? Est-ce que tout ça n'est pas juste un rêve ? Un songe ?

De l'animal à l'homme, il n'y a que l'ombre d'un accident, d'une catastrophe naturelle, ou bien d'un isolement trop long dans une région coupée du reste du monde.

— C'était un accident, Thomas, hier soir. Tu peux y aller. Et ne reviens pas.

Il a beau la regarder, comme ça, avec ses yeux de chien battu, elle n'en démord pas. Cet homme, Juliane n'a plus rien à voir avec lui. Il peut désormais retourner dans le royaume des fantômes. C'est là qu'est sa place.

Avec les morts.

Il ferme la porte sans la claquer. Juliane entend l'ascenseur venir le chercher. Si encore cet idiot avait eu l'idée d'emprunter les escaliers... mais non. Il attend. Peut-être qu'il espère encore qu'elle ouvre la porte, qu'elle tende la main au-dehors pour lui faire signe de revenir, en remuant ses longues pattes de veuve noire.

Araignée du matin, chagrin.

Non.

Il prend le temps de vivre, après tout. Il est content. Il a certainement obtenu plus que ce qu'il était venu chercher. Ça lui fera un bon souvenir.

Elle le libère. Elle aurait très bien pu assouvir ses besoins cannibales après l'amour. Mais elle n'est pas sûre d'aimer la chair humaine, pense-t-elle, en sentant couler entre ses jambes une partie de la semence qui n'a pas voulu s'enfouir en elle.

Après ça, elle tire sur la corde des stores. Le soleil est déjà au zénith. Il remplit les trois quarts de la pièce, laissant dans l'ombre une armoire et quelques bouquins posés en vrac sur une étagère de bois recouverte de poussière. À travers les vitres, des rayons diagonaux immobiles révèlent des particules qui dansent lentement dans l'air.

Le temps semble faire une pause.

Juliane met un reggae. Des bruits de synthé, des guitares coulent en accords colorés, sous une voix suave. Juliane danse un instant. Elle sait qu'il ne reviendra pas ce soir. Que c'est bon de s'être aimée. Juste une nuit.

Est-il possible d'être amoureuse du même homme toute sa vie ? Peut-être. Encore faut-il ne pas le voir tous les jours. Mais elle le sait : ce n'est pas ça, l'amour. Ça ne se calcule pas. Ça coule. Comme une rivière. Un torrent. Sans fin, sans chute au bout.

Mais cette version idéaliste de l'amour n'est pas pour elle.

L'idéal, la vieille de l'hôpital avait raison : c'est un ami tendre. Pas un mari. Pas de chaînes. Pas d'alliances.

Non. Ce n'est pas Tom.

Mon meilleur ami, c'est celui qui apparaît dans les ombres de l'aube. Un ange gardien égyptien. Il veille sur moi.

Un jour, il prendra figure humaine.

De bon matin, dans les couloirs du métro, des bipèdes à station verticale suivent des flèches. On dirait des clones. Les portes se ferment. Les portes s'ouvrent. On glisse des tickets, ça nous donne le droit de passer. Les roulis des wagons, y'a rien de plus stressant, faut vraiment être complètement défait pour s'imaginer des vagues, des nuages, du vent, de l'air. Y'en a qui font des crises là-dedans. Spasmophilie. Claustrophobie. Juliane se sent solidaire, elle étouffe pour eux, tous les jours. Il vaudrait mieux refuser de mettre les pieds dans ces transports. Plus personne dans ces souterrains. Que les rats.

Dans certaines stations, il y a des grillons. Ce sont des insectes immigrés. Ils se demandent ce qu'ils foutent là, mais bon, ils y sont, et qu'ils soient là ou là-bas, sous les roseaux, dans les champs jaunes écarlates ou sous les rails, chimères urbaines, ils chantent. Combien d'entre nous se demandent pourquoi nous en sommes là ? C'est vrai. Pourquoi ?

Juliane rêve d'amis qui pensent comme elle. Ce seul point commun ne suffirait-il pas pour s'entendre avec des gens ? Elle ne voit pas le bout de sa solitude. Pourtant, dans la rue, sur les passages cloutés, aux côtés des clones, à la sortie des stations, dans les escaliers, elle a l'impression de ne pas cacher sa détresse. Comme les autres. Ils sont seuls, eux aussi, mais personne ne fait de pas vers l'autre. Personne ne tend le bras. Tout le monde fait mine de rien. Tout va bien.

Juliane ne travaille pas le matin. Elle fait ses courses. Elle marche. Elle observe les étals. Elle discute longtemps avec les marchands, elle leur sourit. On la sert. Puis on la laisse repartir. Elle a l'allure d'une femme-mouche, avec ses lunettes noires, et l'ombre d'une mante religieuse, avec sa robe verte pendante. Personne n'ose s'y frotter. Elle avance lentement dans le marché. Achète des fraises. Négocie une part de pastèque. Vole une orange. Son sac penche, osier contre la hanche.

Ça lui rappelle la campagne.

Une maison sur une colline. Celle de l'oncle de Tom. Ils avaient tout laissé tomber. Deux mois et demi à dériver. Comme deux ascètes. Des chevaux. Des lapins. Des chats. Le temps passait. Ils sont revenus à Paris. Pour qu'il écrive. Elle n'aimait pas ce qu'il écrivait. Aujourd'hui, ça ne la touche plus. Rien ne la touche.

Après son marché, elle rentre chez elle. Cigarette aux lèvres dans l'ascenseur.

Elle se fait bouillir de l'eau. Des mouillettes. Du beurre. Du jambon. Des œufs à la coque. Trois minutes. Pas une de plus. Elle enclenche le minuteur.

Le téléphone sonne.

En même temps.

Les œufs sont prêts.

Quelqu'un frappe à la porte.

— Euh... Toi ! Attends ! Attends, je rentre, j'ai le téléphone... Puis y a les œufs, s'il te plaît, sur le feu là, éteins-les ! Faut les éteindre ! J'arrive, j'arrive ! Allô ? Toi ?... Ben oui, ça fait longtemps... Qu'est-ce que tu m'annonces... Quand ?... Ah bon... Oui, ça va... Mais toi ? Pourquoi tu montes ? Ah... Hum... Hum... oui... oui... et tu l'as rencontrée où ?... Ah... Hum... Assis-toi, vas-y... Non, je parle à un ami qui vient d'arriver... non, non, tu ne me déranges pas... vas-y, explique-moi tout...

Jean-Louis prend place sur le clic-clac. Il n'a pas changé.

Elle écoute sa mère l'asperger de nouvelles, lui annoncer son arrivée imminente. Elle a rencontré quelqu'un. Depuis des mois, c'est son amant. Elle veut en faire un mari. Le troisième. Elle parle comme une adolescente qui découvre l'amour.

Elle n'a pas changé.

Elle ne parle toujours que d'elle.

— Oui oui maman, y a pas de problème, tu l'aimes vraiment, je te crois... oui oui... sinon t'aurais pas envie de tout laisser tomber pour le premier venu... Et qu'est-ce que tu vas faire à Paris ?... Hum... Hum... Et tu crois pas que... Hum... oui... Mais tu crois pas que... Ah... D'accord... oui, je comprends... Et après tu repars à... Ah... Ok... excuse-moi si j'avais pas compris ça... Ah... D'accord... Et tu vas vivre où ?... Ah... D'accord... il a une grande maison... Hum... Et bien c'est parfait... qu'est-ce que tu veux que je te dise... mais non... Ah ! T'as peur quand même d'avoir des regrets...

Sous ces paquets de paroles, Juliane regarde Jean-Louis et s'excuse d'un signe de la main de ne pas pouvoir être immédiatement disponible. Et bien qu'elle n'ait absolument rien à raconter au combiné, elle n'a pas non plus envie de raccrocher. Elle n'est pas pressée de se retrouver seule avec lui. Nina est-elle partie ? L'a-t-elle jeté de chez elle ? Il vient alors faire un tour du côté du rayon des invendus. Il sait qu'elle s'y trouve... Est-elle faite pour donner du plaisir à ceux qui ne font que passer ? Se rassurer, se dégourdir, se soulager...

Les œufs à la coque, c'est dégueulasse quand c'est froid. Elle a envie de raccrocher. Et de sommer Jean-Louis de déguerpir.

Juliane avait depuis bien longtemps cessé d'écouter sa mère quand celle-ci raccroche, sans lui avoir demandé de ses nouvelles.

Il pleut des flocons dans la tête de Juliane en plein été.

Elle essaye de s'en contrefoutre mais ça n'est pas de toute évidence.

Elle s'excuse encore auprès de Jean-Louis, et revient dans le salon avec une petite assiette de mouillettes qu'elle pose sur la table avec ses œufs dans des coquetiers.

— T'en veux ?

— Non, c'est bon, j'ai déjà mangé.

Il lui apprend que Nina et lui étaient partis en Grèce.

— Oh la chance !

— Et toi la Turquie, c'était bien ?
— Je n'y suis pas allé Jean-Louis.
— Juliane, attends, t'es pas allée...
— Stop... laisse tomber, j'ai pas trop envie d'en parler...
— Ça va ?
— C'est ça que tu veux me demander ?
— Je veux dire... ça va ? Tu ne te prends pas trop la tête, t'es pas malheureuse ?
— Et pourquoi donc tu voudrais que je sois malheureuse ? Je suis un peu speed en ce moment avec mon nouveau boulot, c'est tout.
— Ah bon, c'est tout. C'est bon alors, je me suis fait du souci pour rien.
— Oui t'en fais pas...

Il ne reste pas.

Juliane sort, dans l'ascenseur, elle ne sait plus trop quoi penser de son voisin du dessus. Mais dehors, dans la rue, déjà, elle n'y pense plus.

Elle s'infiltre dans les gens, dans leurs mouvements, se crée une place. Elle circule alors, citoyenne, vers son lieu de travail. L'air lourd de la journée la réconforte. Il y aura du monde sur la terrasse du café. Les gens s'agglutineront. Et elle, au milieu d'eux, sera là pour les servir. Ces messieurs-dames, ces cadres supérieurs, ces rêveurs, ces romantiques de bac-à-sable, ces secrétaires et ces chefs d'entreprise.

Tout le monde sera là, au rendez-vous.

Elle leur sourira.

Juliane prend le bus.

Au passage, elle sourit au chauffeur.

Puis, en voyant plus loin les visages des passagers, sa bouche se crispe légèrement. Son sourire disparaît. Elle n'arrive pas à le retrouver. Pourtant, elle le voudrait. Mais parfois, les mouvements de masse déferlent si puissamment qu'ils emportent votre volonté. Elle se met à boudier avec les autres passagers qui boudient aussi. C'est un mouvement de masse. Par la fenêtre du bus, à travers l'image de son propre visage qui s'y reflète, cristallisé, Juliane voit des mômes qui courent, cartables sur le dos. Ils rient comme si on ne les avait jamais séquestrés. Il faut leur laisser le temps de rêver. Dans la vitre, il y a aussi d'autres visages que le sien. Des bouts de nez, des dos, des mains. À chaque station, tout se modifie. Juliane change d'angle de vue. Elle regarde les gens monter. Ils sont tristes, pour la plupart. Tout le monde le sait. Ce n'est pas la peine de le répéter. Et pourtant, ça recommence tous les jours. Alors elle regarde derrière la vitre. Plus loin. Dans la rue. Il y a du monde. Très peu d'entre eux se rendent compte qu'ils sont observés. Sartre a eu beau écrire : l'enfer, c'est les autres. On ne peut pas vivre sans eux.

Elle descend du bus.

À un feu rouge, y a un gars en scooter avec une clope au bec. La fumée lui sort par tous les tuyaux. Juliane profite du moment pour lui demander du feu. Elle a oublié son briquet sur le meuble à côté de la cuisinière. Le gars relève sa visière. Il aurait mieux fait de la garder. Ses yeux n'en valent pas la peine. Un peu gratuit et méchant de penser comme ça, pense-t-elle.

Il sort de sa poche un Zippo. Elle penche son nez au-dessus de la flamme et aspire sur le filtre.

Rien ne démarre.
Comme si la flamme était froide.
Elle regarde le type, ses sourcils froncés en signe d'étonnement. Elle lève ses mains pour former une coupole autour du briquet.
Le feu passe au vert.
On le savait.
Au vrombissement des voitures qui crachent leur nervosité.
Le type referme son Zippo. Juliane croit un instant qu'il va se dérober, mais il lui tend son mégot.
Elle allume sa clope en deux secondes. Elle lui rend la sienne. Il presse le filtre, la refoule aussitôt au bec, et démarre à fond.

— Elle est pourtant là, la flamme, lance-t-il en tournant la poignée pour disparaître avec les autres.

Le feu passe à l'orange.
Sur le trottoir, Juliane observe les gars qui pilent.
Elle est là, la flamme, pourtant. Qu'est-ce qu'il nous chante, lui ?
Elle se dirige sans plus tarder, en aspirant quelques bouffées et sans faire gaffe aux vitrines des magasins.
Dans un pas vacillant, elle regarde les autres passants. Elle les trouve embués, toujours autant.
C'est l'été. Le soleil la rend gaie.
Qu'est-ce qu'on est mal dans l'autobus.
Quand elle aura un peu de sous de côté, elle se paiera une bicyclette.
À propos, elle en observe une passer.
Son cavalier est extrémiste.
Il a un message à faire passer.
Il porte un masque à gaz.
On se croirait près de Tchernobyl.
Remarque, il n'a pas tort. On n'en est pas si loin.
Il s'éloigne.
Pour lui, les feux n'existent qu'à moitié.
Il se contente de ralentir.
Et hop, il enchaîne.
Il pédale.

Elle est pourtant là, la flamme.

Ça ne vous arrive jamais, des fois, de penser que vous êtes seul au monde, et que tout ça, c'est organisé rien que pour vous ? Que vous n'êtes que le cobaye d'une expérience laborantine ? Que le monde est une manigance, un coup monté à votre insu, une sorte de caméra cachée, une succession d'expériences qu'on vous fait traverser pour voir ce que ça produit en vous ? Il vaut mieux en rire.

Elle tire une latte...

Peut-être que ça s'est passé près de chez vous.

Juliane décide, ce soir-là, de se promener un peu avant de rentrer chez elle. Le fond de l'air est frais comme des feuilles de menthe que l'on craque dans ses doigts avant de les renifler. Il est inutile, à Paris, de chercher trace des astres, tête levée. On ne voit qu'un ciel pollué de luminosité. Elle aime bien les gargouilles, étranges, déployées sur les hauteurs de la tour Saint-Jacques, sous lesquelles les vessies pleines viennent se soulager. Un gardien de la paix est justement en train de verbaliser un jeune homme vraisemblablement ivre qui pissait au pied du monument. Il faut être chien ou un chat pour avoir le privilège de pisser n'importe où.

C'est là qu'elle descend habituellement du bus et continue son chemin à pied.

Elle continue à marcher au rythme de ses pensées. Elle passe sur le Pont au Change, ce qui réveille en elle, une fois de plus, le souvenir de Tom. Jamais plus, elle ne recouchera avec lui, jamais plus. Elle se le jure en suivant des yeux les flots qui tracent jusqu'au Pont Neuf. Un murmure lui revient alors à la surface. Oui, c'était clair, elle n'avait pas oublié ça. Une nuit, il lui avait bien parlé de geste d'amour où il était question de sauter dans le fleuve parisien du haut de ce pont. L'idée était plaisante mais ne fut jamais exécutée. Aujourd'hui, la petite fille avait cessé d'écarter les yeux d'admiration face à cet homme qui l'avait délaissée durant deux ans.

La désillusion avait fait son œuvre.

À la sortie du pont Saint-Michel, des amoureux enlacés traversent le passage clouté. Ils s'embrassent en avançant à l'aveugle. C'est chouette la vie, quand on est amoureux, on a dans les couilles de la crème fraîche et des fleurs aux couleurs de l'arc-en-ciel dans les yeux. L'homme glisse sa main dans le bas du dos de la femme et coure à tâtons palper ses fesses. Un petit vent soulève légèrement leurs cheveux. Juste un baiser, sans fin. C'est tellement facile d'être fleur bleue. Dans les films, les livres, aux bords des lacs à l'eau, on peut se raconter quinze milles histoires à l'eau de rose. Des relations amoureuses clichées... Elle a cet avantage : en pensant ça, elle se fait rire. Mais rien n'est plus compliqué que de croire que tout est simple. Trop réfléchir finit par produire des phrases sans queue ni tête qui s'encastrent comme des autos tamponneuses, des mots, des phrases, de la ponctuation, des couleurs, des voyelles et des torpeurs, pas forcément, non, non, on ne le voit pas toujours le lien entre tel ou tel mot, on ne le voit pas bien, c'est flou.

Juliane arrive au niveau de son ancien resto. Il est là, toujours le même, pas bougé, pas un poil de secoué. Tout comme avant, rien n'a changé. Tout est à recommencer, pense-t-elle. Ce n'est pas possible. C'est comme une verrue qu'on avait brûlée et qui repousse malgré tout comme des mauvaises herbes. INFECTE !

Du compost, vos os, et des centaines d'insectes !

Voir le resto gaulois intact, ça lui fout une claque. Comme une douche froide. Désaoulée, elle s'allume aussitôt une cigarette, avec son propre briquet, celui qu'elle est allée acheter immédiatement après l'histoire du chauffeur de scooter chamanique.

En voyant la flamme, elle se dit que ce n'était pas croyable que le restau ait survécu et soit déjà rétabli. Ils auraient pu construire un lieu de rencontre pour les enfants maltraités. Elle aurait aimé que des gens se mobilisent pour que ce lieu ne rouvre pas. Que les gens

souhaitent un autre concept que ce restaurant franchouillard dirigé par un enculé de sa mère. Que les gens arrêtent d'acheter des saintes vierges en plastique ! Qu'ils se battent pour pouvoir pêcher un jour des poissons comestibles dans la Seine !

Elle réalise que foutre le feu n'avait pas été la meilleure option. Elle rebrousse chemin, après avoir écrasé son mégot sous son pied, brutalement, comme si c'était un cafard à tête de Stan. D'un pas accéléré, elle se fond dans la foule sur le trottoir d'en face. Un groupe de touristes chinois, un mendiant roumain, des petits vieux sortant de l'église, des étudiants courant vers la Fnac, des femmes pressées, deux éboueurs qui trainent la patte derrière le camion poubelle

Elle aimerait monter sur un toit, et héler tout ce beau monde :

Hey vous ! Là, en bas ! Ça vous dirait qu'on refoute le feu à tout ça ! Allez, j'ai un briquet ! Allez venez, on va cramer les mauvaises herbes, et scalper le boss avant de lui couper les burnes à la guillotine !

C'est stupide, mais qui sait, peut-être que tout le monde a en soi cette rage, et que finalement personne ne grimpe là-haut pour crier sa rage et vit avec, comme un mal-être dont on n'accouche jamais. Si les gens avaient vraiment envie de se révolter, ils le feraient. C'est une question de volonté. Y'a deux siècles, ils ne sont pas gênés. Qu'est-ce qui coince aujourd'hui ? On nous donne suffisamment de bouffe des jeux à l'heure des informations et du football à la Une, tout le monde regarde la télévision et puis dors !

Au détour d'une rue, elle tombe sur du bruit. Pas celui des voitures. Autre chose. Ça bouge autrement. Ça respire autrement. Elle pourrait tourner. Continuer. Mais non. Elle s'en rapproche. Sans savoir pourquoi, elle est happée par ce bruit de fond, comme une foule en révolte. Ça s'éclaircit. Sans décider. Et progressivement, elle n'est plus à côté. Elle est dedans.

Elle sent sous ses pieds la rigidité du bitume, de façon plus intense qu'habituellement. Des milliers de têtes branlantes et de corps élastiques se sont donné rendez-vous ici. La foule est dominée par un brouhaha permanent. En outre, une bonne humeur semble être de mise. Les gens sourient et scandent des slogans, chantent par moments, ça rit, ça se tient par la main, ça soulève des pancartes. D'un certain angle de vue, on peut voir comme des tribunes de supporters étalées dans la rue. Le match va bientôt commencer. Quelques badauds s'impatientent et crient plus fort que les autres.

— À mort les fascistes !

— Des cimetières pour les chiens ! Des logements pour les gens !

— Moins de travail, mais du travail pour tous !

Juliane retrouve un sourire longtemps perdu. Se frayant un passage sur le trottoir, elle remonte le défilé pour aller voir au front. Ça grouille de monde. La tumeur s'agrandit, le cancer de la révolte prolifère.

À l'avant, une camionnette surmontée d'un haut-parleur énonce les revendications et appelle la foule à les répéter. On distingue une armée d'hommes et de femmes plus stressés que les autres, ceux-là portent des brassards. Ils contraignent les gens devant à former une chaîne bien rangée.

Juliane se retourne et remarque que l'ensemble s'est divisé en groupes. On entend alors une annonce dont elle ne saisit pas tout. Juste quelques mots : attention, attention, commencez, nous vous demandons, jusqu'à la place, sans paniquer, des raisons de sécurité. Le reste est inaudible. Mais ce n'est pas bien compliqué, pas besoin d'avoir fait l'ENA pour piger qu'il s'agit de la mise en route du long cortège.

En effet, la charge vient d'être sonnée, et bientôt on voit les troupes s'avancer. Pas à pas, les uns derrière les autres, les manifestants martèlent le terrain. Juliane commence alors à s'habituer aux bruits stridents des sifflets. Dans quelques secondes, elle va les oublier, comme on finit par ne plus faire attention aux détails d'un paysage que l'on observe intensément. Quand tous les éléments se fondent les uns dans les autres et ne forment plus qu'un amas dans lequel nous ne sommes qu'un infime élément.

Après avoir laissé passer quelques corps d'armée, Juliane se dit qu'il est temps qu'elle s'immisce, s'engage volontairement sous l'un des drapeaux. Mais pour l'instant, aucun d'entre eux ne l'attire véritablement.

Quelques gens, grandement satisfaits qu'on les fasse enfin avancer, se mettent à chanter, sur des airs de carmagnoles, des paroles adaptées à la situation politique actuelle. Elle s'arrête sur un bord. Elle scrute les différentes garnisons comme une vache au passage d'une locomotive et de ses wagons. Ça n'en finit pas.

Plus haut que tout le monde, des enfants et des femmes portés sur des épaules agitent les bras en l'air et tapent des mains au rythme des hymnes protestataires. Sur un air plutôt jovial, dans une atmosphère festive.

Cela se ressent encore plus lorsqu'un groupe de musiciens pointe le bout de ses trompettes devant le nez de Juliane, les joues rouges gonflées, s'efforçant de se faire entendre au-dessus du tempo lourd de la grosse caisse. Vacarme bruyant qui ne fait que passer, telle une cavalerie.

Dire qu'il y en a qui vont se les coltiner du début jusqu'à la fin, et que ce soir, au moment de se coucher, leurs oreilles refuseront de cesser de siffler.

Elle tente de s'allumer une cigarette, mais un petit vent l'oblige à utiliser une main au-dessus de sa cibiche en guise de paravent. Elle fait apparaître une flamme au bout de la onzième tentative. Il était temps, car elle s'était donné jusqu'à treize avant de balancer le briquet en l'air. C'est incroyable, des briquets de merde comme ça ! À l'aube des voyages interstellaires !

Quand elle relève le crâne — les sourcils, les yeux, les paupières, le nez, la bouche, le menton — le groupe qui se trouve devant elle rompt nettement avec tout ce qui a défilé jusqu'à maintenant.

Parce qu'il faut dire ce qui est, Juliane commence à juger toute cette uniformité banale et monotone. Elle trouve qu'il y a confusion entre se révolter et faire la fête. Ici, une garnison a l'air plus décidée que les autres à prendre l'idée d'une contestation populaire au sérieux. Ils sont moins nombreux, et surtout moins compressés. Ils progressent avec plus de sérénité, en hissant des drapeaux noirs, sur lesquels nul slogan n'apparaît. Du noir et un grand A laissent penser à des pirates.

Juliane reconnaît bien là les caractéristiques du mouvement anarchiste. Et bien qu'elle ne se soit jamais sentie l'âme engagée dans cette idéologie, elle se dirige vers eux et prend place aux côtés d'un punk dont la crête rose, fine comme une scie circulaire, lui procure un sentiment d'admiration.

Le type la regarde d'abord, l'air de dire qu'est-ce qu'elle vient foutre là, celle-là, avec son tee-shirt Petit Bateau rayé rouge sur blanc et ses pompes de babacool. Puis il vire ses yeux quelques secondes sur ses fesses, ce jour-là bien moulées dans son Levis noir serré, non sans laisser paraître une certaine satisfaction dans un haussement de sourcils qui laisse apparaître des yeux salaces.

Elle ne s'en formalise pas et prend ça avec humour.

C'est bien vu, car le gars n'a pas l'air d'un connard ni d'un pervers. Un menton avancé en courbe comme une serpette, et un nez crochu donnent à son visage un air creusé, presque un ballon de rugby. Il n'est pas très beau aux yeux de Juliane, mais c'est un tendre, ça se sent. Elle l'a perçu dans son sourire ironique, juste après son coup d'œil.

À son oreille droite, traversée d'une épingle à nourrice, pend une petite chaîne en argent au bout de laquelle balance un A encerclé. Il a autour du cou un véritable antivolt de moto, une grosse chaîne à moitié rouillée et cadénassée. Sous son blouson de cuir, un tee-shirt des Sex Pistols. Plus bas, un jean troué et filandreux, couvert d'inscriptions : Mort aux vaches, Punk's not dead, I believe in Anarchy, Baudelaire is a God. Et ce qui lui sert à fouler le sol n'est rien d'autre qu'une paire de Doc Martens montantes et coquées.

Il est de ceux qui brandissent, en diagonale vers le ciel, un de ces étendards noirs comme le néant.

Juliane marche à ses côtés sans mot dire. Elle n'est pas certaine d'avoir trouvé sa place dans cette société, mais le silence qui règne dans le cortège des anars, aussi bizarre et étrange soit-il, la reconforte. Elle trouve limpide, simple et agréable leur manière de progresser.

Son voisin n'est pas le seul à être coiffé et looké de manière originale. Elle se met à observer chaque membre du groupe : ils ont tous leur particularité. Des cheveux dressés, batifolants ou rasés à blanc. Des boucles d'oreilles, trois ou quatre sur chaque oreille, et des petits diamants dans le nez. Des colliers plus ou moins épais, au bout desquels surgissent toujours ces mêmes A encerclés.

Ils portent aussi pour la plupart des bracelets en cuir noir avec des pointes argentées et des vêtements plus ou moins déchirés. Les filles arborent des tenues tout aussi déglinguées que les mecs. Elles sont plus nombreuses dans le style gothique, avec du maquillage macabre. Juliane se plaît à marcher à leurs côtés, toute différente qu'elle est, sans que ça ait l'air de les déranger.

La marche continue, lente et céleste, silencieuse, à travers les rues de Paris. On emprunte le trajet officiel déposé aux autorités la veille, comme il se doit pour manifester en règle. Si on pouvait voir les choses d'un hélicoptère, on croirait à des colonnes de fourmis réunies pour former un serpent géant s'insinuant en ondulant dans le labyrinthe de la capitale.

Juliane sait bien qu'elle n'est qu'un grain de poussière.

On entend bien les foules de derrière et de devant continuer leur fanfare, gémir, crier, chanter en chœur, hurler, siffler. C'est l'occasion pour eux de se libérer. D'extérioriser leur colère.

Le punk à la crête rose lui tend une bouteille de bière. Elle s'en saisit et s'en déverse les trois goulées restantes dans les entrailles. Le gars la regarde, surpris. Il pense peut-être qu'elle allait lui en laisser. Elle lui dit merci d'un air concis.

Il lui tapote le dos en éclatant de rire, et maladroitement, sans faire exprès, la bouteille lui échappe des mains.

Le bruit de l'explosion du verre sur la route vient rompre le silence de la troupe. Juliane saute par réflexe, une jambe après l'autre, comme lorsqu'une corde à sauter vous glisse sous les pieds, pour éviter les éclats de verre.

Elle entend des cris de joie et quelques applaudissements pour la féliciter de son acte. Mais elle se trompe, elle n'y est pas du tout. Ce n'est pas elle qu'on acclame et applaudit. Non. Il s'agit d'un groupe d'hommes et de femmes qui vient d'arriver sur la droite du cortège.

Ils sont une quarantaine. Ils portent tous sur le dos d'énormes sacs militaires, vert kaki style camouflage, bombés à en faire sauter les lanières.

Le nouveau pote de Juliane, le punk à la crête rose, se dirige sans tarder vers les nouveaux arrivants. Mais alors qu'il s'empresse de les rejoindre, il stoppe brutalement sa course, à quelques pas d'elle, et se retourne.

— Tiens, tu me tiens ça !

Il lui tend son drapeau d'un coup sec, si bien qu'elle n'a pas le temps de refuser. Elle saisit le pavillon pirate sans protester.

Elle le regarde s'éloigner pour aller voir les nouveaux.

Elle a l'air fine, plantée là, sous l'insigne d'un monde sans commandement.

Elle décide de se rapprocher du punk à la crête rose, et donc du groupe mystérieux qui vient d'arriver.

Ils sont en pleine discussion. Elle n'en perd pas une goutte.

Il y a une rumeur qui circule, qui vient d'effrayer à leurs oreilles ; ça les tracasse. Des vitrines de magasins auraient été brisées à l'avant du cortège. On parle d'actes de violence de la part de banlieusards, de zoulous. Mais pour eux, c'est clair : ce sont des actes contrôlés par la police elle-même, le ministère de l'Intérieur.

Demain, dans les journaux, et dès ce soir au journal de vingt heures, on parlera de vandalisme et de rien d'autre. C'est une manière pour l'État de détourner l'attention des médias, et donc de toute la population, des véritables causes de la manifestation.

Le punk acquiesce. Il a déjà vu, de ses yeux, un type déguisé en zoulou casser une vitre avec une barre de mine, puis s'en retourner tranquillement dans un fourgon de C.R.S.

Les autres le rassurent : faut pas qu'il s'inquiète, cette fois-ci ça va vraiment le faire. Un homme typé indien le lui garantit. Il n'a pas l'air de le croire, mais si, mais si, tu vas voir.

Les gens vont s'énervier, ce qu'il leur faut, c'est juste une étincelle. Mais une vraie, pas de la fausse came. Une vraie de vraie. Sois patient. Et là tu vas voir, tout le monde va s'y mettre véritablement, et pas que les gars des banlieues, mais tous ceux qui ont la rage.

Juliane écarquille les yeux. L'Indien n'a pas l'air de plaisanter. Ce n'est sûrement pas des confettis qu'ils transportent dans les sacs militaires. Sûrement pas.

C'est décidé : Juliane veut voir de quoi il s'agit. Elle restera jusqu'à la fin.

Il n'est pas question qu'elle rate un épisode.

Et surtout pas le dernier.

Après les affirmations de l'Indien, les hommes autour de lui restent silencieux, en ligne devant Juliane.

Le punk la remarque.

— T'es encore là, toi ? Qu'est-ce que tu me veux ? T'es flic ou quoi ?

Les autres se retournent. Tous.

Ils la scrutent.

Juliane se sent prise au piège. Comme un lapin traqué. Elle a envie de disparaître, de s'effacer, de se dissoudre dans l'air. Mais elle reste là. Les joues rouges.

— On ne s'est déjà pas vus quelque part ? intervient l'un d'entre eux.

Il la fixe.

Avec ses cheveux blonds ébouriffés comme des poils de vieux manche à balai, et ses yeux verts comme des tessons de verre, Juliane le reconnaît.

— Oui, on s'est déjà vus, lance-t-elle. T'aimes bien Apollinaire et disparaître dans la nuit...

Elle sourit.

L'autre la regarde. Perdu. Il ne sait plus quoi dire. Il cherche dans sa tête.

— Qui c'est, celle-là, Guillaume ? demande l'indien.

Pendant ce temps, le cortège continue d'avancer. Lentement.

— Je sais pas, moi... c'est une gonze. Elle s'est plantée à côté de moi tout à l'heure. Elle a peut-être le béguin. Ou alors c'est une flic. Ça m'étonnerait pas... dit le punk à crête rose. Sa voix résonne dans la tête de Juliane comme une cloche.

Elle encaisse encore. Elle pense trop. Trop vite. Et les mots ne sortent pas. Elle reste muette.

Comme si elle avait voulu s'expliquer, mais sans y parvenir.

L'indien la fixe toujours.

Sans détourner les yeux, il jette un regard autour de lui. Comme s'il attendait autre chose.

Des ordres.

Le cortège, lui, ne s'arrête pas. Il continue. Il les dépasse presque.

Le bruit revient.

Partout.

Les gens de derrière s'impatiente. Le cortège ralentit.

L'indien la fixe.

— T'es flic ?

Il ne la lâche pas des yeux.

Juliane tient le regard.

— Non.

Un silence.

— T'es sûre ?

— Oui.

Le blond aux cheveux ébouriffés intervient :

— Ah ça y est, je m'en souviens... je l'ai croisée. C'était au Wait and See. C'est ça, non ?
Tu t'appelles Juliane.

Elle acquiesce.

Un temps.

L'indien esquisse un sourire.

Le silence retombe.

Le mouvement reprend.

L'indien s'arrête net.

Il désigne un type à l'arrêt de bus, caméra à la main.

— Tu descends ?

Juliane ne comprend pas tout de suite.

— Allez. Descends, si t'es un homme !

Le type hésite.

Le groupe ralentit.

Le regard de l'indien revient sur elle.

— Bon.

Un temps.

— Tu veux faire partie de la fête ?

Juliane sent que ça bascule.

Cette fois, il ne plaisante plus.

Elle hoche la tête.

— Oui.

— Ok.

Il s'approche.

— Moi c'est Ben.

Un sourire bref.

— Et toi, Juliane... pas besoin de confirmer.

Il détourne déjà le regard vers l'homme à la caméra.

Tout s'accélère.

Un mouvement. Une impulsion. En quelques secondes, le type est projeté contre le sol. Sa gueule éclate sur le goudron.

Juliane voit le sang.

— C'est quoi ce bordel ?

Une voix derrière.

Personne ne répond.

Les regards se tournent vers Ben.

— On y va. Distribution des munitions.

Tout bascule.

Les sacs s'ouvrent.

Les drapeaux tombent.

Des cercles se forment.

Juliane ne bouge pas.

Elle regarde.

Des cagoules. Des masques. Des visages disparaissent.

Des mains passent.

Grenades.

Pétards.

Bouteilles.

Essence.

Des flingues.

Cocktails Molotov.

Tout circule.

Rapidement.

Trop vite.

Elle comprend.

Ça n'a plus rien d'un jeu.

Elle se mord la lèvre.

Elle ne fuit pas.

Pas encore.

— Juliane !

Elle lève la tête.

Ben.

Il lui tend quelque chose.

— Tiens.

Un masque.

Elle le prend.
Sans réfléchir.
Autour d'elle, ça court.
Ça crie.
Ça explose.
Au loin.
Puis plus près.
L'air change.
Ça brûle.
Ça pique.
Elle recule d'un pas.
Puis s'arrête.
Trop tard.
Le cortège n'existe plus.
Juste des groupes.
Des courses.
Des cris.
Une guerre sans nom.
Elle met le masque.
Et à cet instant précis, elle comprend : elle est dedans.
Vraiment.
La fumée monte. Partout. Épaisse. On n'y voit plus rien.
Les formes disparaissent. Les visages aussi.
Juliane avance à l'aveugle.
Le monde devient gris. Étouffé.

— Je t'explique.

La voix de Ben, tout près.

— C'est des fumigènes. Ça couvre. Ça disperse. Et dans moins d'une demi-heure... ça pète dans tout Paris.

Juliane ne répond pas. Ça va trop vite.

— Maintenant.

Il parle dans le combiné.

— Maintenant.

Il jette le téléphone. Bruit sec contre le sol.
Juliane le regarde.
Elle ne suit plus.
Tout s'embrouille.

— T’as de beaux yeux, tu sais...

Elle le fixe.

— Embrasse-moi.

Silence.

Il s’exécute.

Le baiser est bref. Suffisant pour qu’un frisson traverse tout son corps.

Il enfle son masque. Prend son sac. Se détourne.

— Viens. Suis-moi.

Juliane hésite. Une seconde.

Puis elle enfle son masque.

Respirer devient étrange.

Comme plonger sous l’eau en plein air.

Elle avance.

Encore.

Elle n’hésite plus.

Elle sait qu’elle a envie de suivre cet homme jusqu’au bout.

Après avoir quitté le boulevard de la manifestation, ils s'engagent dans des rues plus étroites, puis en retrouvent de plus larges. Les passants réagissent de manière inégale : certains s'écartent, d'autres restent figés, les observant avec un mélange d'incrédulité et de fascination. Ça ricane parfois. Ça commente. Mais personne ne les interpelle vraiment.

Au carrefour d'une grande rue, le groupe s'arrête. Un accord tacite circule entre eux. Tous regardent dans la même direction. Au loin, une lueur. Instable. Vive. Personne ne dit rien, mais Juliane comprend : ce qu'ils attendaient est déjà en train de se produire.

Sur leur chemin, une voiture brûle. Sa respiration devient courte, comme recyclée, insuffisante. Elle a l'impression que quelque chose tourne en boucle dans sa poitrine, qu'elle n'arrive plus à capter l'air comme avant. Autour d'elle, les corps s'agitent. Les mêmes gestes se répètent, mécaniques. Des silhouettes qui courent, se croisent, reviennent. Des trajectoires sans fin. Les feux clignotants semblent plus vifs qu'à l'ordinaire, comme si la ville elle-même entrait en état d'alerte.

Au loin, d'autres foyers apparaissent. Pas un seul incendie, mais plusieurs. Épars. Coordonnés sans l'être. Juliane comprend que ce n'est pas un accident isolé. Ça se propage. Ben avance. Toujours avec la même assurance. Elle le suit sans réfléchir. Quand il lui prend la main, elle ne résiste pas. Elle ne cherche même pas à comprendre. Elle avance, simplement, avec lui.

Ils traversent des rues dévastées. Des vitrines éventrées. Des gens entrent et sortent des magasins, chargés, pressés, comme s'ils obéissaient à une urgence commune. Certains pillent, d'autres hésitent encore avant de se lancer à leur tour. Les regards sont tendus, fébriles. Certains craignent d'être surpris en flagrant délit, tracent, disparaissent, pendant que d'autres restent là, comme paralysés.

Juliane observe la scène sans grande émotion. Elle trouve ça juste. Paris tombe, et c'était inéluctable. Elle est heureuse de se laisser guider par celui qui semble être la source humaine de ce chaos.

C'est tentant, forcément. Quand on voit que d'autres ne se gênent pas, ça ouvre la voie. Elle le voit : des civils s'acharnent aux abords de la Samaritaine. Plus rien ne tient. Le bordel s'étend partout. Il suffit de tourner la tête pour tomber sur une autre scène. Une autre casse. Une autre fuite. Une autre ruée.

Ça ne s'arrête plus.

Les sirènes montent. Les alarmes pullulent. Une, puis deux, puis trois, puis quatre, puis cinq, puis six, puis sept, puis huit, puis neuf. La ville hurle.

Arrivés place du Châtelet, Ben ralentit. Il lève le bras. Un signe. Il regarde la fontaine. Le centre. Les accès. Juliane ne comprend rien. Elle n'a aucune idée du plan.

Il pose son sac calmement sans se presser.

Il l'ouvre. Plonge la main. En sort une grenade. Ovale. Lourde. Réelle.

Juliane fixe l'objet.

Elle sent son corps se tendre. Non. Il ne faut pas.

Elle ne bouge plus.

Elle pense que c'est un grand malade.

Ben est déjà devant elle. Le masque relevé. Le visage trempé.

— Faut les faire déguerpir.

Sa voix tremble.

— Faut y aller.

Il la regarde. Attend.
Le bruit autour monte encore.
Juliane n'a plus de salive. Rien ne sort.

— T'as compris ?

Un temps. Elle pourrait dire non. Elle pourrait partir. Mais elle reste là avec lui.

Sa voix est basse. Presque absente.

— Ouais, je crois comprendre.

Ben hoche la tête. Alors il lui met la grenade dans la main. Le poids la surprend. Réel. Trop réel. Elle la serre.

Se glissant entre les carcasses des voitures immobilisées, Juliane et Ben traversent la rue. Certaines automobiles continuent de faire vrombir leur moteur, car il y a toujours des gens qui ne pigent pas les choses au quart de tour. Leur quotidien est bouleversé, mais ils voudraient que ça continue, que l'embouteillage ne soit qu'une illusion, un mirage qui va passer à toute allure. Ils n'aiment pas rester bloqués. Ils ne se lassent pas de klaxonner dans le vide.

Ils sont pressés, oppressés, compressés, comme des citrons. Trop pleins d'amertume, ils finiront le nez dans le mur.

— Dégagez, dégagez ! hurlent-ils aux badauds, en faisant de grands signes avec les bras, tels des sorciers en transe.

Dans les yeux de Juliane, tout brûle. Une opacité étrange refoule toute émotion qui viendrait contredire leur projet, comme si quelque chose s'était refermé derrière elle. Elle se sent portée, au-dessus de toute peur. Plus de recul. Juste une montée. Une ivresse.

Ses pensées s'accélèrent. Elles bondissent. Se percutent. Débordent d'énergie.

Il faut faire péter cette maudite fontaine.

Autour d'eux, tout tourne. La foule. Les cris. Le feu.

— Juliane !

La voix la percute.

— Vas-y !

Le sol vacille. Ses jambes lâchent presque. Tout devient fragile. Trop rapide. À l'intérieur. À l'extérieur. Elle ne sait plus. Il faut redescendre. Mais elle n'y parvient pas. C'est trop fort.

Ben la saisit.

La tire. La force à reculer.
Sa main serre la sienne.
Il connaît la distance.
Le moment.
Il la place.
Juste assez loin.
Juliane se laisse faire.
La fontaine est là. Il la désigne du doigt, au cas où elle n'aurait pas compris que c'est la cible. Il dégoupille l'objet ovale.
Elle lève le bras.
Et elle lance.
Rien.
Quelques secondes.
Le vide.
Elle tombe dans l'eau. Elle coule.
Puis BOUM !
La terre tremble.
Le sol se fissure.
Les ampoules des réverbères explosent.
Le bitume se tend, puis cède.
La colonne se brise.
Tout se soulève.
Des pierres volent.
Une aile d'ange passe.
Les corps se protègent.
Les cris éclatent.
Tout s'effondre.
En blocs.
En poussière.
En bruit.
Les arbres se tordent.
Ça claque. Ça hurle.
La ville se déchire.
Les sirènes.
Les moteurs.
Les cris.
Tout se mélange.
Une alarme immense.
Le sol brûle.
Le ciel fume.
Une moitié de chevelure et un bout d'oreille d'ange roule sur le bitume.
Est-ce que la Tour Eiffel tient encore debout ?

Ensuite, tout va très vite. Il n'y a pas de ralenti mais une succession d'images suspendues et brutales en discontinu, que Juliane peine à relier entre elles. Des types sortent des voitures. Ben est là, quelque part, elle le perçoit plus qu'elle ne le voit. Un flingue apparaît. Un coup part en l'air. Les flics avancent entre les carcasses immobiles. Des gens crient, ils ont peur. Quelqu'un lui attrape la main. Ses doigts s'encastrent dans les siens, ça lui fait mal, mais elle ne lâche pas. Ils courent. Ils s'agrippent l'un à l'autre comme si leur équilibre dépendait de cette chaîne fragile. Respirer devient une contrainte, un rythme à trouver pour ne pas céder. Il faut tenir, avancer, ne pas s'arrêter, comme si le simple fait de ralentir pouvait les faire disparaître. Ben se retourne parfois. L'ombre des rues les engloutit. Les coups de feu résonnent, secs, répétés, et lui cognent les tympans. Elle voit des enfants plaqués contre les murs, seuls, immobiles, comme oubliés là. D'autres frappent aux portes des immeubles pour y trouver refuge. Les terrasses sont désertes, les chaises renversées, et les vitrines éventrées laissent apparaître des intérieurs déjà pillés. Le verre craque sous leurs pas. Plus loin, une explosion retentit, plus lourde encore que la précédente. Ils continuent de courir. Rien ne semble pouvoir les arrêter. De zones éclairées en couloirs sombres, ils s'essoufflent, montent des escaliers, se font bousculer, dévient sans cesse. Les corps sont éreintés mais ils avancent quand même, par réflexe, par nécessité, par instinct. Puis, soudain, une rue vide leur offre un répit. Ils ralentissent enfin. Ils retirent leurs masques. L'air entre d'un coup, brutal, presque agressif.

Ils trouvent une porte d'immeuble entrouverte et s'y engouffrent. Dans le hall, il y a quelque chose de figé, une odeur ancienne, un mélange de poussière et de pierre froide. Ce n'est pas agréable, mais ça apaise. Ça débouche sur une cour. Leur souffle est encore désordonné, trop rapide, presque douloureux. Ils s'assoient dans un coin, près d'un vieux chlorophytum aux feuilles longues et fines qui retombent mollement.

Dissimulés sous la voûte d'une rampe d'escalier, l'échine contre le mur, ils ne se regardent pas. Juliane garde les yeux fermés. Elle sent simplement le contact de son front posé contre la courbe de son sein. Elle enfouit une main dans ses cheveux, glisse ses doigts jusqu'au cuir chevelu. Elle ne veut pas rouvrir les yeux.

Tout est noir.

Une main se pose sur sa hanche. Puis plus rien, sinon sa respiration, plus forte, plus irrégulière. L'air a une odeur âcre. Ça sent la pisse.

Des bruits leur parviennent. Des portes qui claquent, des clés, des voix qu'elle distingue sans pouvoir saisir clairement ce qu'elles disent. Ça vient des appartements. Peut-être des radios, des télévisions.

Son cœur ralentit. Elle écoute. Des pas résonnent. Et dans ce silence, il lui semble entendre d'autres voix, plus anciennes, des chansons qu'elle a connues, des fragments de musique. Elle dérive.

Puis une forme de calme s'installe. Une vague douce. Presque salvatrice.

Elle garde les yeux fermés. Ben attrape son visage entre ses mains, cherche ses lèvres. Il les trouve. Elle s'abandonne à lui.

Ensuite, elle s'endort, la tête sur ses genoux.

Quand ils reprennent conscience, presque en même temps, Ben lui parle déjà de la suite. Elle ne dit rien. Elle écoute. Il l'aide à se relever. Elle tient encore mal sur ses jambes.

Dehors, la nuit brûle. Dans Paris, des foyers flambent, rive droite, rive gauche. Des feux dispersés s'éteignent lentement.
Place du Châtelet, il ne reste rien de la fontaine. Des débris seulement.
Un frisson lui traverse le corps.
Ben sourit.
Ils ne s'attardent pas.
Ils reprennent leur marche. Lentement d'abord. Puis d'un pas plus assuré. Ils longent les rues encore agitées, croisent des silhouettes pressées, des gyrophares, des foyers qui continuent de brûler dans la nuit. Paris n'est pas près d'oublier ce jour.
Ils avancent sans parler. Ils s'éloignent peu à peu du bruit.
En approchant du Pont Neuf, l'air change. Plus ouvert. Plus respirable.
Ils s'arrêtent.
Juliane s'avance jusqu'à la balustrade. Elle regarde. La Seine reflète les lumières, mais autre chose s'y mêle désormais : des éclats instables, des fragments de feu, des mouvements qui ne trompent pas.
Paris a vacillé.
Tout ce qu'elle croyait immuable ne tient plus qu'à un fil. Leur monde, leur ordre, leur idée même du progrès. Tout peut disparaître. Peut-être que ça a déjà commencé.
Ce qu'elle vient de vivre n'est qu'un début.
Une première brèche.
D'autres suivront.
On peut refuser. Résister. Frapper.
On n'est pas condamnés à regarder sans rien faire.
On peut y foutre le feu, à leur monde chimérique.
Elle se tourne vers Ben.
Elle l'embrasse.
En lui, elle trouve une chaleur intacte. Pas une brûlure, mais une présence. Quelque chose de calme, de dense.
Un endroit où rêver encore.

Le rideau de fer claque. Un bruit infernal. Dans le box, un nommé Guillaume les attend. Il est là, adossé à une vieille DS blanche, un modèle fatigué, jumelle de celle de *Fantomas*. Ben glisse la clé dans le contact. Le moteur vrombit. Au volant, il a fière allure. Juliane, assise à côté de lui, ne peut s'empêcher de sourire, elle est en joie. Depuis combien de mois ses zygomatiques n'ont-ils pas fonctionné comme ça ? Elle le trouve beau. Il lui donne envie. C'est clair. Il n'y a rien à se cacher. Elle lui fera l'amour comme à personne, elle le sait déjà. La voiture s'élance. À cent à l'heure sur les quais. La Seine file dans leur sillage. L'autoradio hurle. Une musique sombre, souterraine digne d'un film noir. Ben baisse le volume, ajuste les graves. Elle tourne légèrement la tête. Dans le rétroviseur, Guillaume est là, penché sur un carnet, occupé à tracer quelque chose. Elle laisse filer son regard sur la ligne blanche. Toujours plus vite. Au rythme de la musique. Sur le côté, des braises. Des feux. Des ponts. Des toits qui brûlent lentement. Quelque chose s'est réveillé. Pas seulement dehors. En elle aussi. La révolte, la rupture, l'explosion. Et pourtant, elle le sait déjà : demain, tout sera atténué. Déformé. Repris. On parlera de dégâts. De débordements. On remettra de l'ordre. On réparera. On oubliera. Comme toujours. On nettoiera le monde. On plantera des forêts de buildings. On rendra tout silencieux, lisse, contrôlé. On lavera la misère. On la déplacera. On l'effacera des centres. L'homme finira prostré dans des combinaisons d'aluminium. Un casque sur le visage. Il finira par vivre dans un monde virtuel. Un monde nouveau, le meilleur des mondes. Une caverne électronique où les images auront pris le pouvoir. 1984 Forever. De l'arrière du véhicule, Guillaume la sort de ses pensées en lui tendant une page de son carnet qu'il vient de noircir.

— Lis nous ça s'il te plait, lui demande Ben, c'est un poète j'adore...

Elle lit à voix haute.

“La vie est parfois si bien rythmée qu'on se figure dans un rêve parfait,
et la nature si bien agencée que nos cœurs battent comme des métronomes.
Que la couleur du ciel soit rouge ou orange de rayons diluviens,
que tes mains tremblent et ton pouls se dérègle,
tu peux toujours chanter, remuer, parler, t'extasier de rien.
Il te reste toujours la tête, ton âme, et cette ligne de pensée continue.
À elle seule, elle contient tout l'univers.”

Un silence.
Ben sourit.
La route s'étire devant eux.
Paris s'éloigne.

— Tiens, regarde dans la boîte à gants.

Elle obéit.
Elle y trouve un joint tout prêt à la consommation. Elle l'allume.
La fumée envahit l'habitacle. Épaisse. Douce. La musique monte. Elle s'insinue partout.
Dans leurs corps. Dans leurs têtes. Elle s'accapare de leur cerveau. Ben ouvre la fenêtre.
Hurle dehors. Les autres l'imitent.
Et tous les trois explosent de rires.

Plus tard, ils déposent Guillaume au pied d'un immeuble de grande banlieue.

— Bonjour à Héloïse et à ta petite princesse, la plus belle des Mélodie !

Il claque la porte. Tchao. Tchao.

— Mélodie... c'est sa fille ?

— Non. Ce n'est pas la sienne. Mais c'est tout comme

Juliane s'endort rapidement, malgré la musique. La tête contre l'épaule de Ben. Des images passent. Des rêves flous. Des désirs. Elle respire doucement. Des couleurs apparaissent. Des cercles. Des losanges. Des Figures de toutes les formes qui bougent comme des élastiques dans une ambiance psychédélique.

Il ne peut pas y avoir de plus belle issue, se dit Juliane.

Un chemin étroit, caillouteux, tracé entre les arbres. Deux lignes de pneus, des herbes longues laissées au hasard. Elle s'y engage comme si elle y était déjà passée, comme si quelque chose en elle reconnaissait les lieux.

La "déesse" avance. Lentement. Sans se presser. Les branches basses effleurent la carrosserie. Des buissons griffent les flancs. Elle roule presque en silence. Le moteur ne s'entend plus.

Quand la voiture heurte un trou, les corps se soulèvent légèrement.

— Ça fait combien de temps qu'on n'a plus de musique ?

— J'en sais rien... un moment.

Sur le visage de Ben, un sourire. Dans ses yeux, quelque chose d'ouvert. Le soleil s'est levé. Quelques rayons passent entre les branches, glissent sur eux, par fragments.

Juliane garde les yeux fermés. Elle ne rêve pas. Elle le sait. Elle est éveillée, et pourtant tout semble irréel. Comme si ce qu'elle vit ne pouvait pas finir, comme si ça n'avait ni début ni fin.

On continue d'exister. Dans la mémoire des autres. Dans leurs mots. Dans leurs images. Dans les enfants qui viendront après nous. Quelque chose persiste. Toujours.

L'existence n'a pas de fin.

Et ta sœur !

Profite... oui, avant qu'il ne soit trop tard. Tant que c'est encore là.

Tu rêves. Tu inventes. Tu espères autre chose. Un monde meilleur. Tu refuses ce qui t'entoure. Tu rejettes. Tu fumes. Tu bois. Tu te perds.

Tu es ivre de penser.

Mais regarde.

Tu respires.

Tu avales l'air.

Et tu rejettes du poison.

Ta carcasse roule au pétrole.

On porte des masques.

On vit comme des porcs.

Un jour, on finira dans l'assiette.

Honte à nous.

C'est étrange. Dès le matin, Juliane pense plus vite. Tout s'enchaîne, sans transition : la mort, puis le monde, puis la colère. Comme si quelque chose s'était enclenché. Comme si c'était devenu une habitude.

Ils s'arrêtent devant une maison.

Ben se gare et coupe le moteur.

C'est une bâtisse de pierre. Deux étages. Des lucarnes. Des volets. Une cheminée. Une maison bien bâtie.

Posée là.

En haut d'une colline.

Juliane la regarde.

Dehors, elle s'étire. Les jambes, les bras, toute entière. L'air matinal est bon, elle en inspire une grande bouffée, entend la porte de Ben claquer, et expire. Il passe devant elle, sort des clés de sa poche et pénètre dans la grande maison. Les bruits, les sensations, les parfums, tout étonne Juliane, mais déjà, étrangement, sa chaleur est familière, elle sait très bien qu'elle ne repartira pas d'ici de sitôt.

L'au revoir à Paris a été si royal qu'il s'agissait peut-être d'un adieu.

Les battants des volets s'ouvrent un à un. Juliane ne sait se dire si le chant qu'elle entend est celui des grillons ou des cigales qui se mêlent aux piailllements des oiseaux et au sifflement de Ben qui semble le plus heureux du monde.

Elle se décide enfin à rentrer dans son nouveau logis. Les meubles et la décoration lui plaisent. Il n'y a rien à changer. Les tentures sont comme elle les aurait voulues, et les vieux meubles ont un certain cachet. Chaque objet est à sa place et, avec le reste, compose une ambiance dans laquelle Juliane se sent déjà en osmose.

Elle repère les toilettes. Elle prend place sur le trône. Elle urine, et dans le même laps de temps, réalise qu'elle aurait dû avoir ses règles depuis déjà trois bonnes semaines.